



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[B - Ceu]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

BER

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60787](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60787)

trouvé moyen de s'évader, il visita divers pays, & périt le 23 mai 1786, dans l'isle de Madagascar, où il travailloit à former un établissement au nom de la cour de France. Les *Voyages & Mémoires* publiés sous son nom à Paris en 1791, 2 vol. in-8°, ne sont à beaucoup d'égards qu'un roman, où il est difficile de distinguer les faits réels de ce qui est purement le fruit de l'imagination.

BENZELIUS, (Eric) docteur en théologie, archevêque d'Upsal, & sous-chancelier de l'université, mourut en 1709, à 67 ans. Il étoit né d'une famille fort obscure. Il dut sa fortune à ses talens & à son mérite. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'écriture-Sainte, l'histoire ecclésiastique & la théologie : le plus considérable est une traduction suédoise de la Bible, Stockholm, 1703, in-fol. C'est dommage que l'hérésie de Luther se fasse remarquer dans tout cela.

BEOLCO, (Ange) surnommé *Ruzantes*, naquit à Padoue, & mourut en 1542. Il étudia de bonne heure l'air, le geste, & le langage des villageois, & en prit tout ce qu'il y avoit de naïf, de plaisant & de grotesque. C'étoit le *Vadé* des Italiens. Ses *Farces rustiques*, quoiqu'écrites d'un style bas & populaire, plaisent aux gens d'esprit, par la vérité avec laquelle les campagnards y sont représentés, & par les bons mots piquans dont elles sont assaisonnées. Il aimait mieux être le premier dans ce genre, que le second dans un genre plus élevé. Ses principales pièces sont : *La Vaccaria*, *l'Anconitana*, *la Moschetta*,

la Fiorina, *la Piovana*, &c. Elles furent imprimées avec d'autres Poésies du même genre en 1584, in-12, sous le titre : *Tutte le Opere del famosissimo Ruzantes*.

BERAUD, (Laurent) jésuite, né à Lyon le 5 mars 1702, mort dans la même ville le 26 juin 1777, professeur des mathématiques à Avignon, est auteur de diverses dissertations estimées. I. *Dissertation sur la cause de l'augmentation des poids que certaines matieres acquierent dans leur calcination*, 1747, 1 vol. in-4°. II. — *Sur le rapport qui se trouve entre la cause des effets de l'aiman & celle des phénomènes de l'électricité*, 1748, 1 vol. in-4°. III. — *Sur cette question : Les animaux & les métaux ne deviennent-ils électriques que par communication ?* Pièce qui a remporté le prix à Angers, 1749. Le P. Beraud réunissoit aux talens les plus variés, à la science la plus profonde, au mérite rare de développer & d'exprimer avec clarté les idées les plus abstraites, la simplicité du cœur & la modestie de l'esprit.

BERAULD, (Nicolas) *Beraldu*, natif d'Orléans, se distinguait dans les premières années du 16e. siècle, en l'université de Paris, par sa connoissance des belles-lettres & des mathématiques. Il fut précepteur de l'amiral de Coligni & de ses deux frères. Il ne vécut pas beaucoup au-delà de 1539. Il ne pouvoit donc être en 1571 principal du collège de Montargis, comme l'ont dit quelques lexicographes : cette place étoit alors occupée par François Berauld son fils, qui se fit calviniste. On a de Nicolas Berauld une édition des

Œuvres de Guillaume, évêque de Paris, 1516, in-fol.; une de l'Histoire naturelle de Plin, & d'autres ouvrages. Sa vertu & ses talens lui concilierent l'amitié & l'estime d'Erasme, & de plusieurs autres personnages illustres.

BERAULT, (Josias) avocat au parlement de Rouen, se distingua par son savoir, sous le regne de Henri III. On a de lui un Commentaire fort estimé sur la Coutume de Normandie. La 5e. édition en 1650, & la 6e. donnée en 1660, in-fol., sont les meilleures. Les libraires de Rouen ont réuni, en 1684, les Commentaires de Berault, de Godefroi & d'Aviron, en 2 vol. in-fol.

BERCHEM, voyez BERGHEM.

BERCHOIRE ou **BERCHEUR** ou **BERTHEUR**, (Pierre) *Berchorius* ou *Berthorius*, Bénédictin de saint Pierre-du-Chemin, village à 3 lieues de Poitiers, fut prieur de S. Eloi à Paris, & mourut en 1362. C'est lui qui fit, par ordre du roi Jean, la traduction françoise de Tite-Live, Paris 1486, in-fol., dont il y a un beau manuscrit en Sorbonne. Il est encore auteur du *Réductoire moral*; du *Répertoire*, ou Dictionnaire moral de la Bible, Deventer, 1477, in-fol. & Cologne, 1650: ouvrages assez mal exécutés. Il a composé le *Répertoire* dans une tour où il avoit été mis à cause de ses sentimens peu orthodoxes. On dit que cette rigueur le corrigea.

BERÉNGER I., fils d'Ebérard, duc de Frioul, & de Gisle, fille de l'empereur Louis,

dit le *Débonnaire*, qui vivoit dans le 9e. siècle, étoit un prince ambitieux, cruel & emporté. Vers l'an 893 il se fit déclarer roi d'Italie, contre Gui, duc de Spolette, qui le défit dans deux batailles rangées. Bérenger implora le secours de l'empereur Arnould qui passa en Italie, où il soumit plusieurs villes en 894 & 896. En 898, les Italiens se souleverent contre Bérenger, que son orgueil & sa cruauté rendoient insupportable. Ils appellerent Louis Bozon, roi d'Arles & de Bourgogne, qui s'étant engagé témérairement dans le pays ennemi, se vit surpris par Bérenger, auquel il demanda par grâce de lui permettre de retourner en son pays. L'année suivante, Bozon repassa les Alpes, à la tête d'une puissante armée, à laquelle tout céda; il s'avança jusques à Rome, où il se fit couronner empereur, & régna quatre ou cinq ans avec assez de bonheur: mais Bérenger le surprit à Vérone, & lui fit crever les yeux l'an 904; après quoi Bérenger se fit couronner empereur par le pape Jean IX la même année, & par le pape Jean X en 915. L'année d'après, il joignit ses troupes à celles de ce pape & des autres princes, & défit les Sarrasins qui faisoient de grands désordres en Italie. Mais aveuglé par ses succès, il irrita contre lui les grands, qui appellerent Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane. Bérenger, quoique surpris, ne négligea pas le soin de sa défense, & fit venir à son secours les Hongrois qui ravageoient alors l'Allemagne, & qui l'avoient

remplie de carnage & d'incendies; ils ne commirent pas moins d'excès en Italie, & Bérenger qui les y avoit attirés, y devint plus odieux que ces barbares mêmes. Tout le monde s'y liguait contre lui, il perdit une bataille le 28 juin de l'an 922, près de Plaisance, contre Rodolphe. Il ne lui resta plus que Vérone où il s'enferma, & où il fut assassiné en l'an 924, par la trahison de Flambert. Il ne laissa qu'une fille unique, Gisle ou Gislette, mere de Bérenger II, dit le Jeune.

BERENGER II, dit le Jeune, fils d'Albert, marquis d'Ivrée, & de Gisle, fille de Bérenger I, se souleva vers l'an 939 contre Hugues, roi d'Italie & d'Arles; mais il fut obligé de se sauver en Allemagne, vers l'empereur Othon, auquel il alla demander du secours. Depuis, étant revenu dans le tems que les Italiens avoient abandonné Hugues en 945, il se rendit maître d'une partie de l'Italie, & prit le titre de roi en 950, après la mort de Lothaire, fils du même Hugues. Le dessein de se maintenir lui avoit fait envoyer l'historien Luitprand à Constantin VIII, empereur des Grecs; mais ce fut inutilement. Il exerça une tyrannie si violente sur ses sujets, qu'ils furent contraints d'appeller Othon à leur secours. Adelaïs, veuve de Lothaire, que Bérenger vouloit obliger d'épouser son fils Adelberg, fut encore un motif du voyage de l'empereur Othon en Italie. Il y prit l'an 964 Bérenger, qu'il envoya en Allemagne; & ce prince y mourut

deux ans après à Bamberg, ville de Franconie.

BERENGER, archidiacre d'Angers, trésorier & écolâtre de S. Martin de Tours, sa patrie, fut condamné dans un concile de Rome en 1050. Il renouvelloit les erreurs de Jean Scot, surnommé Erigène, & soutenues ensuite, plusieurs siècles après, par les Sacramentaires, quoiqu'avec moins d'égarement que plusieurs d'entr'eux, & en s'éloignant moins de la doctrine de l'Eglise. « Il » enseigna, dit l'abbé Pluquet (*Dict. des Hérésies*, art. *Bérenger*) « que le pain & le vin » ne se changeoient point au » corps & au sang de JESUS- » CHRIST; mais il n'attaqua » point la présence réelle. Il » connoissoit que l'écriture & » la Tradition ne permettoient » pas de douter que l'Eucha- » ristie ne contint vraiment » & réellement le corps & le » sang de J. C., & qu'elle ne » fût même son vrai corps. » Mais il croyoit que le Verbe » s'unissoit au pain & au vin, » & que c'étoit par cette union » qu'ils devenoient le corps & » le sang de J. C., sans chan- » ger leur nature ou leur es- » sence physique, & sans ces- » ser d'être du pain & du » vin ». Cette hérésie avoit déjà bien des auteurs, parmi lesquels on comptoit Brunon, évêque d'Angers. Henri I, roi de France, se joignit au pape, & fit condamner l'hérésiarque dans un concile, où ce prince assista lui-même, avec les plus considérables du clergé & de la noblesse. Le roi en qualité d'abbé de S. Martin de Tours, donna ordre de ne point payer

à Bérenger les revenus du canonicat qu'il possédoit dans cette église. Bérenger se rétracta au concile de Tours en 1054; mais après le concile, il dogmatisa comme auparavant. Nicolas II assembla à Rome, en 1059, un concile de 113 évêques; Bérenger y souscrivit une nouvelle abjuration, & une profession de foi dressée par le cardinal Humbert, dans laquelle il reconnoissoit, *que le pain & le vin, après la consécration, étoient le vrai corps & le vrai sang de J. C.* Il brûla ses écrits, & le livre de Jean Scot; mais à peine fut-il hors du concile, qu'il écrivit contre sa formule de foi, & accabla d'injures le cardinal qui l'avoit rédigée. Il ne laissa pas de condamner encore ses erreurs au concile de Rouen, en 1063; & en 1075 à celui de Poitiers, où il manqua d'être tué. Grégoire VII le cita à Rome en 1078, à un concile qu'il célébroit alors: il y prononça encore sa rétractation. Deux ans après, il renonça de nouveau à ses erreurs dans un concile célébré à Bordeaux: il mourut en 1088, dans son opinion, suivant les uns; & dans le repentir, suivant les autres. Nous avons de lui plusieurs ouvrages relatifs à ces disputes. Tels sont une Lettre à Ascelin, une autre à Richard, trois Professions de foi, & une partie de son Traité contre la seconde profession de foi qu'on l'avoit obligé de faire, dans le *Thesaurus anecdotorum* de Martenne, & dans les Œuvres de Lanfranc. Bérenger vilipendoit les Peres, parce qu'il les trouvoit contraires à sa doctrine, & qu'ils avoient

été établi clairement & unanimement ce qu'il lui prenoit la fantaisie de nier. La maniere dont Mosheim (*Hist. Ecclés. du 10e. siecle*) a parlé de Bérenger, montre à quel point un homme, d'ailleurs instruit, peut porter l'aveuglement systématique. Il dit que Bérenger étoit renommé pour son savoir & pour la sainteté exemplaire de ses mœurs; il n'a pas cru pouvoir se dispenser de donner quelques grains d'encens à un hérétique. Mais le savoir de Bérenger est fort mal prouvé par ce qui reste de ses écrits, & sa sainteté encore plus mal par trois parjures consécutifs.

BERENGER, (Pierre) Poitevin, disciple d'Abailard, publia une Apologie violente pour son maître, contre Saint Bernard qui l'avoit fait condamner. Elle se trouve avec les Œuvres d'Abailard; l'on y remarque le zèle inconsidéré d'un disciple séduit, plutôt que le langage de la vérité & de la raison.

BERENICE, voyez **CALLIPATIRA**, femme célèbre d'Athenes.

BERENICE, fille de Ptolomée *Philadelphie*, & d'Arfinoé, épousa son frere Ptolomée *Evergetes*, 246 ans avant Jesus-Christ. La même année, ce roi étant sur le point de faire la guerre à Séleucus, roi de Syrie, Bérénice, pour obtenir que son mari retournât bientôt victorieux, voua sa chevelure à Vénus. A son retour, elle coupa ses cheveux, & les offrit dans un temple; mais comme on ne les y trouva pas le lendemain, un mathématicien, nommé *Conon*,

assura qu'ils avoient été enlevés au ciel, & mis entre les astres. Effectivement, ils occupent encore aujourd'hui une place dans le ciel astronomique, sous le nom de *Coma Berenices*. Catulle les a célébrés par un poëme.

BERENICE, autre fille de Ptolomée *Philadelphie*, fut mariée par son pere à Antiochus *le Dieu*, roi de Syrie, 257 ans avant J. C. Ce dernier avoit alors une autre femme, nommée *Laodice*, & il en avoit eu Séléucus, dit *Callinicus*, & Antiochus qu'on surnomma *l'Epervier*. Sept ou huit ans après, l'an 246 avant J. C., Antiochus rappella Laodice, laquelle craignant l'esprit volage de ce prince, l'empoisonna, & fit assiéger Bérénice qui s'étoit retirée avec son fils, dans l'asyle de Daphné, au faubourg d'Antioche. Ptolomée Evergetes, son frere, se mit en campagne pour la secourir; mais avant son arrivée, le fils de Bérénice tomba entre les mains de Cénéé, émissaire de Laodice, & fut massacré. Sa mere monta sur un chariot, poursuivit l'assassin, le tua d'un coup de pierre, & se renferma dans Antioche, où elle fut prise & étranglée.

BERENICE, fille de Ptolomée Auletes fit étrangler son mari Séléucus, pour épouser Archelaüs, qui fut tué dans un combat. Ptolomée rétabli sur son trône, d'où ses sujets l'avoient chassé, la punit de mort l'an 55 avant J. C.

BERENICE de Chio, l'une des femmes de Mithridate Eupator. Ce prince vaincu par Lucullus, craignant que le vain-

queur ne prit un château où ses femmes étoient retirées, & ne les violât, leur envoya un ennuque pour les faire mourir. Bérénice donna à sa mere une partie du poison que l'ennuque lui offroit, & en ayant pris trop peu pour mourir assez tôt, ce barbare l'étrangla l'an 71 avant J. C. « Cette horrible » action de Mithridate, dit un » historien, passeroit encore au » jourd'hui, chez les Orientaux, » pour un trait héroïque; chez » nous, ce n'est qu'une abomination, le fruit horrible de » trois passions réunies, la lubri- » cité, la jalousie & la cruauté».

BERENICE, fille de Costobare & de Salomé, sœur d'Hérode le Grand, épousa Aristobule, fils de ce prince. Elle vécut mal avec lui, & contribua à sa mort par ses plaintes & par ses intrigues. Elle se maria à Theudion, oncle d'Antipater, fils d'Hérode, après la mort duquel elle alla à Rome. Antonia, femme de Drusus, lui témoigna beaucoup d'amitié. Bérénice mourut quelque tems après. Son fils du premier lit, Agrippa, fit un voyage à Rome, l'an 36 de J. C., où il reçut de grands services d'Antonia.

BERENICE, fille d'Agrippa l'ancien, & sœur aînée d'Agrippa le jeune, rois des Juifs, fut mariée à Hérode son oncle, à qui Claude donna le royaume de Chalcide; c'est elle dont il est parlé au chapitre 25 des Actes des Apôtres, qui vit Paul dans les fers & entendit la défense de ce grand homme. Elle demeura quelque tems veuve après la mort d'Hérode; mais pour étouffer le bruit très-

bien fondé qu'elle avoit un commerce incestueux avec son frere, elle épousa Polémon, roi de Cilicie, après l'avoir engagé à se faire circonci. Elle le quitta ensuite pour son ancien amant. C'est elle qui conseilla aux Juifs de se soumettre aux Romains; mais n'ayant pu rien gagner sur ce peuple indocile, elle se rangea du côté de Titus, & s'en fit aimer. On dit que cet empereur qui, malgré tout le bien qu'on en dit, avoit les passions très-violentes, voulut l'épouser, & la faire déclarer impératrice; mais que la crainte des murmures du peuple Romain l'obligea de la renvoyer, malgré lui & malgré elle, dès les premiers jours de son empire. Cette séparation de deux amans passionnés a été mise sur le théâtre françois, par Corneille & Racine, à la priere d'une princesse qui se repaissoit trop volontiers d'aventures amoureuses & romanesques.

BERENICIUS, homme inconnu, qui parut en Hollande l'an 1670. On crut que c'étoit quelque religieux apostat. Il gagnoit sa vie à ramonner des cheminées & à aiguïser des couteaux. Il mourut dans un marais, étouffé par un excès de vin. Ses talens, si l'on en croit quelques historiens, étoient extraordinaires. Il versifioit avec une telle facilité, qu'il récitoit soudain en assez bons vers, ce qu'on lui disoit en prose. On l'a vu traduire du flamand, en vers grecs ou latins, les gazettes, en se tenant debout sur un pied. C'étoit une espece d'improvisateur. Et d'après tout ce que l'on en raconte, on est

porté à croire qu'il y a autant de charlatanerie d'un côté que d'exagération & de crédulité de l'autre. On lui attribue la Satyre ou Poëme héroïco-burlesque, intitulé *Georgarchoniomachia*.

BERETIN, (Pierre) né à Cortone dans la Toscane, en 1596, montra d'abord peu de talent pour la peinture; mais ses dispositions s'étant développées tout-à-coup, il étonna ceux de ses compagnons qui s'étoient moqués de lui. Rome, Florence le possédèrent successivement. Alexandre VII le créa chevalier de l'éperon d'or. Le grand-duc Ferdinand II lui donna aussi plusieurs marques de son estime. Un jour ce prince admirant un enfant qu'il avoit peint pleurant, il ne fit que donner un coup de pinceau, & il parut rire; puis avec une autre touche, il le remit dans son premier état: *Prince*, lui dit Beretin, *vous voyez avec quelle facilité les enfans pleurent & rient*. Il mourut de la goutte en 1669. Son commerce étoit aimable, ses mœurs pures, son naturel doux, son cœur sensible à l'amitié. Son génie étoit vaste, & demandoit de grands sujets à traiter. Il mettoit une grace singulière dans ses airs de tête, du brillant & de la fraîcheur dans son coloris, de la noblesse dans ses idées; mais son dessin étoit peu correct, ses draperies peu régulières, & ses figures quelquefois lourdes. Beretin, connu aussi sous le nom de *Pierre de Cortone*, ne réussit pas moins dans l'architecture.

BERGAME, voyez FORESTI.

BERGERAC,

B E R

BERGERAC, voyez CYRANO.

BERGHEM, (Nicolas) peintre, excellent paysagiste, né à Amsterdam en 1624, montra dès son enfance les plus grandes dispositions pour la peinture. Le château de Benthem, où il demeura long-tems, lui offroit des vues agréables & variées, qu'il dessina d'après nature. Ses tableaux sont remarquables par la richesse & la variété de ses dessins, par un coloris plein de graces & de vérité. Le roi de France en possède deux. Ce peintre mourut en 1683. La douceur & la timidité formoient son caractère, & l'avarice celui de sa femme. C'étoit à la fois une harpie & une mégère. Elles'emparoit de son argent, & le laissoit à peine respirer; elle étoit dans une chambre au-dessous de son atelier, pour frapper au plancher toutes les fois qu'elle s'imaginoit que son mari alloit s'endormir. Le seul plaisir de Berghem étoit de peindre. Il disoit en badinant que *l'argent étoit inutile à qui fait s'occuper.*

BERGIER, (Nicolas) naquit à Rheims en 1557. Il fut professeur dans l'université de cette ville. Il s'adonna ensuite au barreau, & s'y fit un nom. Les habitans de Rheims l'envoyèrent souvent à Paris, en qualité de député, pour les affaires de leur ville. Le président de Bellievre lui procura une pension de 200 écus, & un brevet d'historiographe. Il mourut en 1623. On a de lui : I. *Les Antiquités de Rheims*, 1635, in-4°. II. *L'Histoire des grands chemins de l'Empire Romain*, traduite en plusieurs langues, Tome II.

B E R 177

& réimprimée à Bruxelles, en 2 vol. in-4°, 1729. Elle réunit tout ce qu'on pouvoit dire de plus curieux sur cette matiere. Les savans l'estiment beaucoup & avec raison. On trouve cet ouvrage en latin dans le 100. vol. des Antiquités Romaines de Grævius.

BERGIER, voyez GEOFROI (Etienne-François).

BERGIER, (Nicolas-Silvestre, docteur en théologie, curé de Flange-Bouche, diocèse de Besançon, chanoine de la métropole de Paris, né à Darnay en Lorraine, le 31 décembre 1718, s'est fait connoître par un grand nombre d'écrits utiles & savans. Après avoir présumé dans la carrière des lettres par quelques ouvrages légers, & remporté deux fois le prix d'éloquence à l'académie de Besançon, il s'élança dans un champ plus vaste, & fit bientôt servir sa plume à un objet plus noble & plus glorieux, celui de défendre la Religion chrétienne contre les attaques multipliées des incrédules, qui plus acharnés que jamais à sa destruction, se flattoient déjà d'asseoir l'impiété sur ses ruines. *Le Déisme réfuté par lui-même*, imprimé en 1765, fut le premier ouvrage que Bergier publia en sa faveur. Il y attaque particulièrement J. J. Rousseau; il l'attaque avec ses propres armes & ne lui oppose pour l'ordinaire que ses propres sentimens, établis dans quelqu'autre endroit de ses ouvrages. C'est là qu'il manie heureusement la comparaison de l'aveugle-né, pour expliquer le rapport de notre raison avec la nature & les ouvrages de Dieu;

M

qu'il prouve la nécessité & l'existence de la révélation, la voie dont Dieu veut se servir pour nous la faire connoître; qu'il combat la tolérance, & justifie pleinement la Religion des maux qu'on lui attribue; qu'il démontre l'inutilité & les faux principes du nouveau plan d'éducation, tracé dans l'*Emile*, allie le Christianisme avec la politique, réfute enfin d'une manière victorieuse l'Apologie de Rousseau contre le Mandement de l'archevêque de Paris, &c. Cet ouvrage fut bientôt suivi d'un autre. La *Certitude des preuves du Christianisme* parut en 1767. L'auteur l'opposa à l'*Examen critique des apologistes de la Religion Chrétienne*: ouvrage infidieux, long-tems connu en manuscrit, & qui avoit fourni les matériaux à un grand nombre de livres impies, avant que Freret le mit au jour. L'abbé Bergier dévoila la passion & la mauvaise foi de cet incrédule, que le masque de la modération pouvoit déguiser, & sans s'étonner de ce groupe énorme de raisonnemens spécieux, il les attaque en détail, fait voir l'illusion de chacun en particulier, & renverse ainsi l'édifice entier. Il donna en 1769 son *Apologie de la Religion Chrétienne*: ouvrage plus étendu que les deux précédens; mais où l'on trouve la même précision, la même clarté, la même modération. L'auteur y combat Boulanger, auteur du *Désotisme Oriental*, de l'*Antiquité dévoilée*, & du *Christianisme dévoilé*. La *Suite de cette Apologie ou Réfutation des principaux articles du Dictionnaire philosophique* présente

une précision, une énergie, un laconisme admirable. L'abbé Bergier en revenant plusieurs fois aux mêmes objets où ses adversaires qui se répètent sans cesse, le rappellent, paroît toujours armé de nouvelles raisons & de nouvelles autorités; & quoiqu'il satisfasse toujours, il ne s'épuise jamais, & oppose à la monotonie des philosophes une fécondité & une variété qui forment un contraste peu avantageux au génie ou plutôt à la cause de ces messieurs. Le *Système de la Nature* faisoit beaucoup de ravages. Bergier lui opposa en 1771 son *Examen du Matérialisme*. C'est dans cet ouvrage que le célèbre apologiste de la Religion fait l'anatomie de la monstrueuse production qu'il réfute avec une exactitude qui tient du scrupule, mais qui le met à l'abri du reproche que quelques philosophes avoient osé faire à d'autres, d'avoir passé sous silence des objections essentielles. Dans le premier volume il détruit le matérialisme, & dans le second il justifie la Religion, & traite de la Divinité, des preuves de son existence, de ses attributs, de la manière dont elle influe sur le bonheur des hommes, &c. Dans sa *Réponse aux conseils raisonnables* qu'il donna en 1772, il réfute quelques sophismes & sarcasmes de Voltaire. En 1780 parut son *Traité historique & dogmatique*, &c.: ouvrage plein de choses, riche en observations de tous les genres; histoire, physique, géographie, politique, morale, philosophie, érudition sacrée, tout se réunit sous la plume du savant, éloquent & judicieux auteur, pour

faire un tableau simple par son objet principal, quoiqu'infiniment composé par la diversité de ses rapports & la multitude des parties qui concourent à former ce précieux ensemble. En 1788 & suiv., il publia son *Encyclopédie méthodique. Théologie*, où l'on retrouve en général la vaste érudition, la logique rigoureuse, le style coulant, rapide, aisé de ses autres productions; mais çà & là, ainsi que dans l'ouvrage précédent, un peu trop d'indulgence ou de complaisance envers les gens d'une secte qui ne dédaignoit point ses talens, une espece d'égards pour des erreurs accréditées & de composition avec quelques préjugés dominans.

» Je crois quelquefois, a dit
 » un critique, entendre la Religion qu'il a si sagement
 » défendue, lui dire avec un
 » ton de tendresse & de plainte:
 » *Tu quoque, Brute!* Des hommes respectables ont témoigné leurs regrets sur son association à une tourbe d'écrivailleurs, que le chef lui-même appelloit *une race détestable de travailleurs, qui ne sachant rien, & qui se piquant de savoir tout, cherchent à se distinguer par une universalité désespérante, se jetterent sur tout, brouillerent tout, gâterent tout, mettant leur énorme faucille dans la moisson des autres.* Il est certain que cette association a infiniment contribué à répandre un ouvrage pernicieux, vaste magasin d'erreurs de tous les genres; dont les lecteurs chrétiens avoient la plus grande aversion, & qui depuis qu'il fut décoré du nom d'un auteur si sage & si religieux, trouva place dans les

bibliothèques les plus scrupuleusement composées. Mais cette démarche imprudente où son zèle peut lui avoir fait illusion, n'empêchera pas qu'il ne soit considéré à juste titre, pour un des plus zélés apologistes modernes du Christianisme. Ce qui distingue particulièrement l'abbé Bergier, ce qui fait le caractère exclusif de ses ouvrages parmi les apologies de la Religion, c'est une logique d'une précision & d'une vigueur étonnantes, qui se montrant dans une seule & même matière sous des formes absolument différentes, attaque le sophisme en tant de manières à la fois, le frappe si rudement sur les endroits où sa résistance paroïssoit la mieux assurée, que la victoire se décide toujours par cette lumière pleine & brillante qui ne laisse subsister aucun nuage de l'erreur. Je ne fais s'il est possible d'avoir plus de connoissances en tant de genres divers, mais particulièrement dans l'histoire, la théologie, la critique, & sur-tout dans cette immensité de brochures & de compilations de toutes les especes, que les Encelades de ce siècle ont entassées comme des monts pour abattre, si ce triste exploit pouvoit être l'ouvrage des mortels, le trône de l'Éternel. Personne ne connoît & ne confond mieux les ruses & les détours de ces esprits faux & tortueux, ces petits artifices que le mensonge emploie avec un art qui lui est honteusement propre, ces fruits odieux de la mauvaise foi, ces tours de malice noire, cette impiété maligne, comme parle l'Écriture, qui dirige les attaques de l'en-

nemi contre le Lieu-Saint. (*Quanta malignatus est inimicus in Sancto!* Pſal. 73). Tout cela s'évanouit comme une fumée devant les regards de l'éternelle & invincible vérité, présentée avec ses traits naturels par cet homme de zèle & de génie (*Ad nihilum deductus est in conspectu ejus malignus.* Pſ. 14). C'est sur-tout dans ce genre d'argument qu'on appelle *rétorsion*, que M. Bergier excelle, c'est par lui ordinairement qu'il confomme son triomphe. A peine a-t-il repoussé les attaques des adversaires du Christianisme, qu'il les attaque lui-même avec leurs propres armes, tournées contre eux avec une célérité & une adresse qui étonne le lecteur, qui mettant, pour ainsi dire, la Religion hors de l'arene, y place le philosophisme & l'accable de mille traits. Nous ne parlerons pas de son *Traité sur l'Origine des Dieux du Paganisme*, ouvrage où l'on ne trouve ni la logique, ni la marche judicieuse de sa vaste érudition : il le répudia en quelque sorte lui-même par l'éloge qu'il fait plusieurs fois de l'*Histoire des Temps fabuleux*, dont le résultat lui étoit tout-à-fait contraire. « Il étoit, dit l'abbé » Barruel, du petit nombre de » ceux qui pouvoient le juger; » mais je puis assurer que je

» n'ai point vu d'admirateur » plus sincère & plus éclairé » de cette estimable produc- » tion de M. du Rocher, que » l'abbé Bergier lui-même : il » la louoit, la préconifioit par » tout, & disoit hautement que » le système de la fable expliquée » par l'histoire, étoit mieux » prouvé que le sien, & mé- » ritoit la préférence à tout » égard » (*).

BERGLER, (Etienne) avant du 18e. siècle, mena une vie assez errante à Leipſick, à Amsterdam, à Hambourg, & fut presque toujours aux gages des libraires. Une traduction qu'il fit du *Traité des Offices* du célèbre Maurocordato, despote de Moldavie & de Valachie, lui concilia la bienveillance de ce prince. Il quitta Leipſick pour se rendre à sa cour; mais ayant trouvé le despote mort, il passa en Turquie, où il vécut & mourut misérablement, après avoir abjuré la religion chrétienne. C'étoit un homme versé dans les langues grecque & latine; mais d'un caractère dur, peu sociable & inquiet. Il fournit plusieurs articles aux *Journaux* de Leipſick; mais il est principalement connu par des *Versions* & par des *Commentaires*, dont les uns ont été publiés sous son nom, & les autres sont anonymes. Nous ne pos-

(*) Quel témoignage et quelle nouvelle preuve en faveur de l'immortelle et unique *Histoire des Temps fabuleux*! Cela n'empêche pas que M. Court de Gebelin ne fût enthousiasmé de l'ouvrage de M. Bergier, et ne regardât en toute pitié celui de M. Guerin du Rocher; parce que l'empirique docteur, mort au baquet de Mesmer, étoit aveuglé par un creux système de son invention, qu'il croyoit pouvoir étayer de quelques idées de M. Bergier; tandis que M. Bergier, ne cherchant que la vérité, étoit aussi charmé de la trouver chez un autre que chez lui-même.

fédon que ses Notes sur Aristophane, inférées dans l'*Aristophanis Comediæ undecim, græcè & latinè*, in-4°, à Leyde, 1760. C'est à M. Burmann qu'on doit cette édition.

BERGMAN, (Torbern) chevalier de l'ordre-royal de Vasa, professeur de chymie à Upsal, membre de l'académie des sciences de la même ville, associé à celles de Paris, de Londres, de Berlin, de Stockholm, &c., né en 1735 à Catharineberg en Westrogothie, se distingua d'abord comme physicien & naturaliste, & fut disciple de Linné. La chaire de chymie & de minéralogie que remplissoit Wallerius, se trouvant vacante par sa retraite, Bergman se mit au nombre des concurrens, & sans avoir jusqu'alors annoncé aucun travail en chymie, il publia un *Mémoire sur la préparation de l'Alun*, qui fut vivement attaqué dans les Journaux, & Wallerius lui-même le critiqua. Le prince Gustave, aujourd'hui roi de Suede, son protecteur, parvint à le faire approuver par un comité de l'université d'Upsal. Ce *Mémoire* fut suivi d'un grand nombre d'autres, où l'auteur traite souvent des matieres utiles, mais où il s'abandonne aussi à des hypotheses & des plans de création, dans lesquels il n'est pas plus heureux, que les confians spéculateurs qui ont couru la même carrière. Le principal de ses ouvrages est sa *Sciagraphia mineralis*, qui a été traduite en françois, in-8°. Il mourut à Upsal en 1776. L'université a rendu à sa mémoire les honneurs les plus distingués, &

l'académie de Stockholm lui a consacré une médaille.

BERIGARD, (Claude) né à Moulins en 1578, enseigna la philosophie avec réputation à Pise & à Padoue, où il mourut en 1663, à 85 ans. On a de lui: I. *Circulus Pisanus*, imprimé en 1641 à Florence, in-4°: ouvrage qui l'a fait accuser de pyrrhonisme & de matérialisme avec assez de fondement. II. *Dubitaciones in Dialogum Galilæi pro Terræ immobilitate*, 1632, in-4°. Le vrai nom de ce philosophe est Claude Guillemet de Beauregard.

BERING, (Vitus) professeur en poésie à Copenhague, & historiographe du roi, vers le milieu du dernier siècle, a laissé un grand nombre de Poésies latines dans tous les genres. On a recueilli plusieurs de ses pieces dans le tome II des *Délices des Poètes Danois*.

BERKEN ou BERQUEM, (Louis) natif de Bruges, étoit encore jeune, lorsqu'il trouva l'art de tailler les diamans vers l'an 1476. S'étant apperçu que le diamant frotté contre un autre, l'entamoit, il trouva moyen d'en réduire en poudre, & avec cette poudre il parvint à polir les autres; mais cet art est bien perfectionné depuis.

BERKENHEAD, (Jean) Anglois, est auteur du *Cabinet de la Cour*, qui commença en janvier 1642, lorsque la cour étoit retirée à Oxford pendant les troubles. Ce Journal assaisonné de plaisanteries & de beaucoup d'esprit, occasionna des désagrémens à son auteur; quand le parti des parlemens l'eut emporté, il fut mis en prison, d'où il sortit, lorsque

la tranquillité fut rétablie, pour être député au parlement. Il mourut le 4 décembre 1679.

BERKLEI ou BERKLEY, (George) né en Irlande, le 12 mars 1684, fut doyen de Derry, & ensuite évêque de Cloyne ou Méath en 1733. Il commença à être connu en France, par le livre intitulé: *Alciphron, ou le petit Philosophe, en VII Dialogues*, contenant une apologie de la religion chrétienne, contre ceux qu'on nomme esprits-forts. Cet écrit parut en françois l'an 1734, à Paris, 2 vol. in-12. On y trouve, comme dans tous les autres ouvrages de l'auteur, des opinions singulieres. Les objections contre les vérités fondamentales de la religion, y sont poussées avec une force capable de faire illusion; & l'on a besoin de méditer les réponses pour en sentir la solidité. La *Théorie de la vision*, qui termine l'ouvrage, est fort estimée. Ses *Dialogues entre Hylias & Philonoüs*, traduits en françois par l'abbé de Gua, 1751, in-12, firent du bruit. Il y soutient qu'il n'y a que des esprits & point de corps, & appuyoit ce paradoxe particulièrement sur ce sophisme. » Le même objet vu par un » verre, me paroît quatre fois » plus grand qu'à l'œil, & » quatre fois plus petit par un » autre verre. Or, un objet » ne peut avoir 16, 4 & 1 » pied. Ma vue ne m'apprend » donc rien de l'étendue de » cet objet, & je puis croire » qu'il n'a pas d'étendue ». Voltaire a entrepris la réfutation de ce sophisme d'une manière à faire triompher Berkley.

M. Bergier a été plus heureux. (Voyez la fuite de l'Apol. de la Rel., art. *Corps*). On a encore de lui un *Traité sur l'eau de goudron*, qu'on lit avec plaisir, malgré la sécheresse du sujet, & qui vaut mieux que toutes ses spéculations métaphysiques. Cantwel en a donné une bonne traduction en françois, in-12. Le style de Berkley est méthodique, élégant & clair. Cet écrivain est mort le 14 janvier 1753.

BERNARD, roi d'Italie, voyez LOUIS le Débonnaire.

BERNARD DE MENTON, (Saint) né dans un château de ce nom en Genevois, au mois de juin 923, d'une des plus illustres maisons de Savoie, montra dès son enfance beaucoup de goût pour les lettres & la vertu. Il se consacra, malgré ses parens, à l'état ecclésiastique. Pour se dérober à leurs sollicitations, il se retira à Aouste en Piémont, & y reçut les ordres sacrés. Nommé archidiacre de cette église, il fit des missions dans les montagnes voisines. Les habitans de ces déserts sauvages, attachés à d'anciennes superstitions, conservoient encore des monumens du Paganisme. Bernard, animé d'un saint zele, les renversa. Son cœur non moins compatissant que son esprit étoit éclairé, fut vivement touché des maux que les pèlerins Allemands & François avoient à souffrir, en allant à Rome pour rendre leurs pieux hommages aux tombeaux des Sts Apôtres. Il fonda pour eux deux hôpitaux, tous deux dans les Alpes; l'un sur le mont Joïen, nommé aussi mont-Jou (*Mons-Jovis*), montagne ainsi appelée, parce

qu'il y avoit un temple de Jupiter qu'il fit abattre ; l'autre sur la colonne Joïenne, ou *Columna Jovis*, ainsi nommée, à cause d'une colonne de Jupiter qui fut pareillement renversée. Ces deux hôpitaux, dits de son nom *le grand & le petit S. Bernard*, furent desservis avec autant d'exactitude que de générosité par des chanoines réguliers de S. Augustin. Bernard fut leur premier prévôt, c'est le nom qu'ils donnoient à leur supérieur. Le saint fondateur ayant assuré des secours aux pèlerins, alla porter la lumière de la foi aux peuples de Lombardie qui sont au levant du Mont-Joïen. Il en convertit un grand nombre, & après les avoir arrachés aux ténèbres de l'idolâtrie, il passa à Rome, où il obtint la confirmation de son institut. Les privilèges que le pape lui accorda, ont été renouvelés par Jean XXII, Martin V, Jean XXIII, Eugene IV, &c. S. Bernard de retour en Lombardie, cultiva les fruits du christianisme qu'il y avoit fait naître, & mourut à Novarre le 28 mai 1008, âgé de 85 ans. Ses vertus éminentes & ses miracles le firent canoniser l'année suivante. Les sectaires & les philosophes du jour s'accordent à faire l'éloge de cet homme zélé & charitable, ainsi que de ses disciples, qui ont conservé l'esprit primitif de leur institut, & exercent envers les pèlerins & les passans une charité aussi constante que désintéressée. " Quelques-uns
 » de ces sublimes solitaires,
 » dit un voyageur témoin de
 » leur travaux, gravissoient
 » les pyramides de granit qui

» bordent le chemin, pour y
 » découvrir un convoi dans la
 » détresse, & pour répondre
 » au cri de secours ; d'autres
 » frayoient le sentier enseveli
 » sous la neige fraîchement
 » tombée, au risque de se perdre eux-mêmes dans les précipices ; tous, bravant le froid, les avalanches, le danger de s'égarer, lorsqu'aveuglés par les tourbillons de neige, & prêtant une oreille attentive au moindre bruit qui leur rappelloit la voix humaine. Leur intrépidité égale leur vigilance. Aucun malheureux ne les appelle inutilement ; ils le ramènent agonisant de froid & de terreur ; ils le transportent sur leurs bras, tandis que leurs pieds glissent sur la glace ou s'enfoncent dans les neiges ; la nuit & le jour voilà leur ministère ; leur sollicitude veille sur l'humanité dans ces lieux maudits de la nature, où ils présentent le spectacle habituel d'un héroïsme qui ne sera jamais chanté par nos flatteurs. De grands chiens sont les compagnons intelligens des courages de leurs maîtres ; ces dogues bienfaisans vont à la piste des malheureux ; ils devancent les guides, & le sont eux-mêmes : à la voix de ces auxiliaires, le voyageur transi reprend de l'espérance ; il suit leurs vestiges toujours sûrs : lorsque les chûtes de neige aussi promptes que l'éclair, engloutissent un passager, les dogues de S. Bernard le découvrent sous l'abyme ; ils y conduisent les religieux qui retirent le ca-

» davre, ou portent, s'il en est
 » encore tems, des secours à
 » ce malheureux ». Cet esti-
 mable institut avoit autrefois
 plusieurs maisons, & des biens
 considérables en différentes
 provinces, & sur-tout en Sa-
 voie. En conséquence d'une dif-
 ficulté survenue entre les Suif-
 ses & les ducs de Savoie, pour
 la nomination du prévôt, le
 pape Benoît XII donna en 1752
 une bulle, qui accordoit aux
 Religieux la liberté de se choi-
 sir un prévôt; mais ils furent
 en même tems dépouillés de
 tous les biens qu'ils possédoient
 en Savoie, & qui furent trans-
 férés à l'ordre hospitalier de
 S. Maurice & de S. Lazare.

BERNARD, (Saint) né en
 1091, dans le village de Fon-
 taine en Bourgogne, d'une fa-
 mille noble, se fit moine à l'âge
 de 22 ans à Cîteaux, avec 30
 de ses compagnons. Son élo-
 quence énergique & touchante
 leur avoit persuadé de renon-
 cer au monde. Clairvaux ayant
 été fondé en 1115, Bernard,
 quoiqu'à peine sorti du novi-
 ciat, en fut nommé le premier
 abbé. Cette maison, si opu-
 lente à présent par une suite du
 travail de ses premiers reli-
 gieux, étoit si pauvre alors,
 que les moines faisoient sou-
 vent leur potage de feuilles de
 hêtre, & méloient dans leur
 pain de l'orge, du millet & de
 la vesce. Le nom de Bernard
 se répandit bientôt par-tout. Il
 eut jusqu'à 700 novices. Le pape
 Eugene III, des cardinaux, une
 foule d'évêques, furent tirés de
 son monastere. On s'adressoit
 à lui de toute l'Europe. En
 1128, on le chargea de dresser
 une regle pour les Templiers,

comme le seul homme capable
 de la leur donner. En 1130, un
 concile assemblé à la réquisition
 de Louis le Gros, s'en rapporta
 à lui pour examiner lequel d'In-
 nocent II ou d'Anaclet, élus
 tous les deux papes, étoit le
 pontife légitime. Bernard se
 déclara pour Innocent, & toute
 l'assemblée y souscrivit. Quel-
 que tems après il fut envoyé à
 Milan avec deux cardinaux,
 pour réconcilier cette église
 qui s'étoit jetée dans le parti de
 l'antipape Anaclet. La foule fut
 si grande à sa porte, tout le
 tems qu'il resta dans cette ville,
 que son tempérament délicat ne
 pouvant résister aux empresse-
 mens du peuple, il fut obligé
 de ne se montrer plus qu'aux
 fenêtres, & de donner delà sa
 bénédiction aux Milanois. On
 voulut en vain l'engager à ac-
 cepter cet archevêché; il aima
 mieux retourner en France. Il
 assista au concile de Sens en
 1140, & y fit condamner plu-
 sieurs propositions d'Abailard,
 théologien bel-esprit, qui se
 flattoit d'être son rival. Eu-
 gene III, son disciple, lui donna
 bientôt une commission plus
 importante. Il écrivit à son
 maître de prêcher la croisade.
 Cet homme zélé & éloquent
 persuada d'abord Louis le Jeu-
 ne, roi de France. Il l'engagea
 d'aller combattre en Asie des
 Barbares qui menaçoient l'Eu-
 rope, de leur enlever les belles
 provinces qu'ils avoient enva-
 hies, & de secourir des chré-
 tiens qui gémissaient sous un
 joug aussi cruel qu'injuste. Ce
 projet d'une sage politique,
 fruit naturel de la religion &
 de la charité, fut combattu
 un moment par l'abbé Suger,

à raison des circonstances qui sembloient s'opposer au départ du roi ; car ce ministre, qui a formé aussi le plan d'une croisade, ne désapprouvoit point l'expédition en elle-même (voy. SUGER). Le sentiment de S. Bernard prévalut. Ses conseils étoient des oracles pour les princes & pour le peuple. On dressa un échafaud en pleine campagne, à Vezelai en Bourgogne, sur lequel l'humble cénobite parut avec le roi. Il prêcha avec tant de succès, que tout le monde voulut être croisé. Quoiqu'il eût fait une grande provision de croix, il fut obligé de mettre son habit en pieces, pour suppléer à l'étoffe qui manquoit. L'enthousiasme que son éloquence inspira, fut si véhément, que Bernard écrivit au pape Eugene : *Vous avez ordonné, j'ai obéi : & votre autorité a rendu mon obéissance fructueuse. Les villes & les châteaux deviennent déserts, & l'on voit par-tout des veuves dont les maris sont vivans.* On voulut charger le prédicateur de la croisade, d'en être le chef; mais soit humilité, soit horreur pour le tumulte des armes, il refusa une dignité dangereuse & pénible, que l'hermite Pierre n'avoit pas craint d'accepter. De France il passa en Allemagne, détermina l'empereur Conrad III à prendre la croix, & promit de la part de Dieu, les plus grands succès. On marche de tous les côtés de l'Europe vers l'Asie, & on envoie une quenouille & un fuseau à tous les princes qui refusoient de s'engager dans cette entreprise. Saint Bernard resté en Occident, tandis que

tant de guerriers alloient chercher la victoire ou la mort en Orient, s'occupa à réfuter les erreurs de Pierre de Bruys, du moine Raoul qui exhortoit les peuples, au nom de Dieu, d'aller massacrer tous les Juifs; à confondre Gilbert de la Porée, Eon de l'Etoile, & les sectateurs d'Arnaud de Bresse. Quelque tems avant sa mort, il publia son *Apologie pour la Croisade* qu'il avoit prêchée; car il se trouva des esprits peu justes qui vouloient le rendre responsable du mauvais succès qu'elle avoit eu. S. Bernard rejeta ce malheur sur les dérèglemens des soldats & des généraux qui la composoient. Fleury observe que la première croisade avoit eu plus de succès, quoique les Croisés eussent été aussi peu réglés; Saint Bernard ne s'apercevoit pas, ajoute-t-il, qu'une preuve qui n'est pas toujours concluante, ne l'est jamais. Mais cette réflexion est bien peu digne de ce judicieux historien. De ce que Dieu ne punit pas toujours, s'ensuit-il qu'il ne punit jamais? s'il punissoit toujours, il auroit bientôt détruit le genre-humain: s'il ne punissoit jamais, la marche de sa providence s'obscurceroit trop à notre égard. Fleury ne pouvoit ignorer que les Israélites avoient été quelquefois heureux, dans des tems où ils étoient plus coupables que lorsque Dieu les punissoit. Son argument est d'ailleurs celui que Fabius Maximus appelloit *eventus stultorum magister*. Quoi qu'il en soit, S. Bernard appuyoit son Apologie par l'exemple de Moïse, qui après avoir tiré d'Egypte les

Israélites, ne fit point entrer ces incrédules & ces rebelles dans la terre qu'il leur avoit promise. Il parle ensuite avec beaucoup de modestie, des miracles qui avoient autorisé ses prédications & ses promesses. On voit par les relations de ces voyages, que les armées des Croisés étoient non-seulement comme les autres armées, mais encore pires; & que toutes sortes de vices y régnoient, tant ceux qu'ils avoient apportés de leurs pays, que ceux qu'ils avoient pris dans les pays étrangers. Grand nombre d'ecclésiastiques & de moines se croisoient; quelques-uns poussés d'un véritable zèle, d'autres par l'amour de l'indépendance; tous se croyoient autorisés à porter les armes contre les infidèles. Ces grandes entreprises ne furent ni bien concertées, ni bien conduites. L'indulgence-plénier & les grands privilèges que l'on accordoit aux Croisés, attiroient une infinité de personnes. Ils étoient sous la protection de l'église, à couvert des poursuites de leurs créanciers qui ne pouvoient leur rien demander jusqu'à leur retour. Ils étoient déchargés des usures ou intérêts des sommes qu'ils devoient. Il y avoit excommunication de plein droit, contre quiconque les attaquoit en leurs personnes & en leurs biens. Mais comment faire observer une discipline exacte à tous ces Croisés, rassemblés de différentes nations, & conduits par des chefs indépendans les uns des autres, sans qu'aucun eût le commandement général? Il est vrai que le pape y envoyoit

un légat. Mais un ecclésiastique étoit-il capable de contenir de telles troupes? Ce fut cependant ce défaut de discipline qui aliéna totalement les Grecs, & les rendit les plus dangereux ennemis des Croisés. On étoit d'ailleurs si mal instruit de l'état des pays qu'on alloit attaquer, que les Croisés étoient obligés de prendre des guides sur les lieux, c'est-à-dire, de se mettre à la merci de leurs ennemis, qui souvent les égaroient exprès & les faisoient périr sans combat, comme il arriva à la seconde croisade. (*Voyez* GODEFROI DE BOUILLON, PIERRE l'Hermitte, & l'*Histoire littéraire de S. Bernard*, Paris, 1773, page 37 & suiv.). S. Bernard mourut en 1153, après avoir fondé, ou aggrégé à son ordre, 72 monastères, en France, en Espagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Irlande, en Savoie, en Italie, en Allemagne, en Suede, en Hongrie, en Danemark, &c.; & s'il faut y comprendre les fondations faites de son tems par les abbayes dépendantes de Clairvaux, on doit en compter 160 & plus. » Il avoit été donné à cet » homme extraordinaire, die » un auteur célèbre, de domi- » ner les esprits. On le voyoit, » d'un moment à l'autre, pas- » ser du fond de son désert au » milieu des cours, jamais dé- » placé; sans titre, sans carac- » tère, jouissant de cette con- » fédération personnelle qui est » au-dessus de l'autorité; sim- » ple moine de Clairvaux, » plus puissant que l'abbé Suger » premier ministre de France; » & conservant sur le pape

» Eugene III qui avoit été
 » son disciple, un ascendant
 » qui les honoroit également
 » l'un & l'autre ». Le grand reproche que l'on fait à S. Bernard est de s'être exprimé trop durement au sujet d'Abailard, dans les Lettres qu'il écrivit à Rome, & aux évêques de France à ce sujet; mais ce ne fut qu'après le refus que fit Abailard de s'expliquer & de se rétracter. Cette conduite dut persuader au saint abbé que ce novateur étoit un hérétique obstiné. Mosheim & Brucker disent que S. Bernard n'entendoit rien aux subtilités de la dialectique de son adversaire; mais celui-ci s'entendoit-il lui-même? On voit par les ouvrages du premier, qu'il étoit meilleur théologien que son antagoniste, & qu'Abailard auroit pu le prendre pour maître ou pour juge, sans se dégrader. Toujours est-il vrai que les soi-disant philosophes qui reprochent à l'abbé de Clairvaux la haine, la jalousie, la violence, l'injustice contre l'innocence persécutée, se rendent eux-mêmes coupables de tous ces vices. Lorsque Pierre le Vénéral, abbé de Cluni, eut donné à Abailard une retraite, & l'eut converti, S. Bernard se réconcilia de bonne foi avec lui, & ne chercha point à troubler son repos; il n'avoit donc point de haine contre lui. Mais aux yeux des incrédules, les hérétiques ont toujours raison; les Peres de l'église ont toujours eu tort... De toutes les éditions que nous avons des ouvrages de Saint Bernard, la seule qui soit consultée par les savans, est celle de D. Ma-

billon, 1690, en 2 vol. in-fol. réimprimée en 1719. Cette seconde édition est moins estimée que la première. L'une & l'autre sont enrichies de préfaces & de notes. Le 1er. volume renferme tous les ouvrages qui appartiennent véritablement à S. Bernard. Il est divisé en 4 parties: la 1ere., pour les Lettres; la 2e., pour les Traités; la 3e., pour les Sermons sur différentes matieres; la 4e., pour les Sermons sur le Cantique des Cantiques. Le 2e. volume contient les ouvrages attribués à S. Bernard, & plusieurs pieces curieuses sur sa vie & ses miracles. Il y a une autre édition du Louvre, en 1642, 6 vol. in-fol. Dom Ant. de St.-Gabriel, Feuillant, a traduit tout S. Bernard en françois, Paris, 1678, 13 vol. in-8°. La vivacité, la noblesse, l'énergie & la douceur caractérisent le style de S. Bernard. Il est plein de force, d'onction & d'agrément. Son imagination féconde lui fournissoit sans effort les allégories & les antitheses dont ses ouvrages sont semés. Quoique né dans le siècle des scholastiques, il n'en prit ni la méthode ni la sécheresse. Erasme, bon juge en matiere de style, admiroit l'éloquence & les agrémens de celui de S. Bernard, autant que sa vaste & modeste érudition. *Bernardus & Christianè doctus, & sanctè facundus, & piè festivus* (Erasme in cap. 1. Rom.). Très-postérieur aux siècles des Peres, il est néanmoins considéré comme tenant une place parmi eux (*voyez le Journal hist. & littér.* 1 août 1786, p. 178). Les protestans, quoiqu'opposés à sa doctrine, lui ont

cependant rendu plus de justice que plusieurs des écrivains catholiques de notre siècle. Luther dit, par une espèce d'exagération, qu'il l'emporte sur tous les docteurs de l'église; Bucér le nomme un homme de Dieu; Écolampade le loue comme un théologien, dont le jugement étoit plus exact que celui de tous les écrivains de son tems; Calvin l'appelle un pieux & saint écrivain, par la bouche duquel la vérité elle-même semble parler. « Au milieu des ténèbres », dit Morton, Bernard « brille tout à-la-fois par la lumière de ses exemples & de sa science ». « Plût à Dieu », dit Carleton, parmi beaucoup d'invectives contre le saint, « que nous en vissions aujourd'hui plusieurs, & même un tel qu'il est certain qu'a été Bernard ». Le beau & touchant Cantique *Ave maris Stella*, est de sa composition. Nous avons sa Vie par le Maître, Paris, 1649, in-8°, & par Villefore, 1704, in-4°. Celle-ci est la meilleure. On voit à la tête son portrait gravé d'après un ancien tableau qui le représente, & qui fut fait un an avant sa mort.

BERNARD, roi d'Italie, fils de Pépin. Voy. Louis le Débonnaire.

BERNARD, (le bienheureux) margrave de Bade, fils de Jacques de Bade, qu'Æneas Sylvius, depuis pape sous le nom de *Pie II*, assure avoir été un des plus sages princes de son tems, naquit vers 1438, & ne tarda pas à donner l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Il avoit été fiancé, du vivant de son pere, à Madelone, fille

de Charles VII, roi de France; mais son amour pour la retraite & la chasteté lui fit refuser cette alliance honorable; & céda même à Charles son frere en 1455 la partie du margraviat qui lui étoit échue. Il parcourut ensuite les différentes cours des princes de l'Europe, pour les engager à entreprendre une nouvelle croisade contre les Turcs qui venoient de s'emparer de l'empire d'Orient. L'empereur Frédéric IV qui avoit donné en mariage Catherine d'Autriche sa sœur à Charles de Bade, frere de Bernard, mit ce dernier à la tête de l'entreprise. Bernard se rendit d'abord à la cour de Charles VII, roi de France, puis à celle de Louis, duc de Savoie. Il fut très-bien reçu par ces deux princes. Il partit de Turin au commencement de juillet de l'année 1458, pour aller à Rome trouver le pape Calixte II. Il tomba malade en route à Montiscalier, ville située sur le Pô, près de Turin. On le transporta dans le couvent des Franciscains, où il mourut en odeur de sainteté le 25 de juillet, & il fut enterré dans la collégiale de Sainte-Marie de cette ville. Le pape Sixte IV nomma le 23 de décembre de la même année des commissaires pour informer sur la vie de Bernard & les choses merveilleuses qu'on en rapportoit. Il choisit de nouveau le 4 août 1479, les évêques de Turin & de Carpentras pour continuer la procédure. Enfin le même pape publia en 1481 le décret de la béatification du serviteur de Dieu, laquelle fut célébrée du vivant de la mere de Bernard & d'une partie de

ses freres. Christophe, margrave de Bade, fils de Charles, fit frapper dans les années 1501, 1512, 1513 & 1519, différentes médailles d'or & d'argent, où le bienheureux Bernard est représenté en casque & en cuirasse, la tête environnée d'une auréole, tenant d'une main l'étendard de Bade, & de l'autre l'écu de sa maison, avec cette inscription : *Beatus Bernardus Marchio*. Clément XIV confirma la bulle de béatification de Sixte IV, & déclara le B. Bernard patron du margraviat.

BERNARD, Ptolomée, (S.) instituteur des Olivetains, d'une des premières maisons de Sienne, naquit en 1272. Il remplit avec tout le zèle & l'intégrité possibles les premières places de sa patrie; mais le danger des honneurs lui fit abandonner les dignités. Il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, se retira dans un désert à dix milles de Sienne, & y pratiqua des austérités incroyables. Quelques personnes s'étant jointes à lui, le pape lui conseilla de choisir le genre de vie de quelque ordre religieux approuvé dans l'église. Il adopta la règle de S. Benoît & l'habit blanc. Gui, évêque d'Arezzo, dans le diocèse duquel il étoit, confirma son choix, ainsi que ses constitutions, en 1319; & son ordre connu sous le titre de *Congrégation de la Vierge Marie du Mont-Olivet*, fut successivement approuvé par plusieurs papes. Le saint fondateur avoit l'esprit de piété dans un degré éminent. Il mourut le 20 août 1348. La congrégation des Olivetains est nombreuse en Italie; leur principale maison est celle

de Ste. Françoise à Rome. Il y a aussi des religieuses du même ordre.

BERNARD DE THURINGE, annonça vers la fin du dixième siècle que la fin du monde étoit prochaine. Il portoit un habit d'hermite, & menoit une vie austère. Il jeta l'alarme dans tous les esprits; & une éclipse de soleil étant arrivée dans ce tems-là, beaucoup de monde alla se cacher dans des creux de rocher, dans des antres & des cavernes. Le retour de la lumière ne calma pas les esprits. Il fallut que Gerberge, femme de Louis d'Outremer, engageât les théologiens à éclaircir cette matière. Ils décidèrent que rien ne prouvoit la fin prochaine du monde, & que, selon toute apparence, le tems de l'antichrist étoit encore éloigné; le monde subsista, & les rêveries de l'hermite Bernard se dissipèrent. Quelques ignorans n'ont pas rougi de prêter les songes de cet enthousiaste à S. Bernard, abbé de Cîteaux.

BERNARD DE BRUXELLES, est connu par ses *Chasses*, où il peignit d'après nature l'empereur Charles V, son protecteur, & les principaux seigneurs de sa cour. On a encore de lui, à Anvers, un tableau du Jugement dernier, dont il dora le champ avant d'y mettre les couleurs, afin que l'éclat de l'or rendit l'embrâsement du ciel plus au naturel. On ne fait ni le tems de sa naissance, ni celui de sa mort.

BERNARD, (Dom) de Montgaillard, voyez MONTGAILLARD.

BERNARD, (Claude) appelé communément *le pauvre*

Prêtre ou le Pere Bernard, naquit à Dijon d'une famille noble, en 1588. Pierre le Camus, évêque de Bellai, voulut lui persuader d'entrer dans l'état ecclésiastique. Bernard lui répondit : « Je suis un cadet qui n'ai » rien ; il n'y a presque point » de bénéfices en cette province » vince qui soient à la nomination du roi : pauvre pour » pauvre, j'aime mieux être » pauvre gentilhomme, que » pauvre prêtre ». Il ne laissa pourtant pas de suivre le conseil de l'évêque de Bellai. Il vécut quelque tems en ecclésiastique mondain ; mais Dieu l'ayant touché, il renonça au monde, résigna le seul bénéfice qu'il eût, & se consacra à la pauvreté & au service des pauvres. Il se dépouilla pour eux d'un héritage de près de 400 mille livres, qui lui échut sans qu'il s'y attendît. Le cardinal de Richelieu l'ayant nommé à une abbaye du diocèse de Soissons, il ne voulut pas l'accepter. *Quelle apparence, écrivit-il à ce cardinal, que j'ôte le pain de la bouche des pauvres de Soissons, pour le donner à ceux de Paris ?* Le cardinal le pressant de lui demander une grace quelconque : « Monseigneur, dit Bernard, je prie » votre Eminence d'ordonner » que l'on mette de meilleures » planches au tombeau dans » lequel je conduis les criminels au lieu du supplice, afin » que la crainte de tomber dans » la rue ne les empêche pas » de se recommander à Dieu » avec attention ». Il prêchoit souvent plusieurs fois la semaine ; & ses discours produisoient des fruits admirables, quoiqu'il parlât sans préparation. Il mou-

rut en odeur de sainteté, le 23 mars 1641, & fut enterré dans l'église de l'hôpital de la charité. La cour & le clergé de France ont souvent sollicité sa béatification. C'est le P. Bernard qui a établi le séminaire *des Trente-Trois* à Paris. Sa vie a été écrite par M. Gauffre, par le P. Giry, Minime, & par le P. Lempereur, Jésuite.

BERNARD, (Etienne) né à Dijon en 1553, avocat en 1574, fut député de sa province pour le tiers-état aux états de Blois en 1588, & y brilla par son éloquence. Il fut fait conseiller au parlement de Dijon en 1594. Il suivit le parti de la Ligue, & fut très-utile au duc de Mayenne ; mais il s'attacha ensuite à Henri IV, qui le choisit pour négocier la réduction de Marseille à son obéissance. Le roi, satisfait de sa négociation, le fit en 1590 lieutenant-général du bailliage de Châlons-sur-Saône, où il mourut en 1609.

BERNARD, (Catherine) de l'académie de *Ricovrati* de Padoue, naquit à Rouen, & mourut à Paris en 1712. L'académie françoise & celle des jeux Floraux, la couronnerent plusieurs fois. Le théâtre françois représenta deux de ses tragédies, *Brutus* (en 1691), in-12, & *Laodamie*. On croit qu'elle composa ces piéces conjointement avec Fontenelle, son ami & son compatriote. On a d'elle quelques autres ouvrages en vers, où il y a de la légèreté, & quelquefois de la délicatesse. On distingue son *Placet à Louis XIV* pour demander les 200 écus dont ce prince la gratifioit annuellement ; il se trouve dans

le recueil des *vers choisis* du P. Bouhours. Elle cessa de travailler pour le théâtre, à la sollicitation de madame la chancelière de Pont-Chartrain, qui lui faisoit une pension. Elle supprima même plusieurs petites pièces, qui auroient pu donner de mauvaises impressions sur les mœurs & sur la religion. On lui connoît aussi deux romans; *le Comte d'Amboise*, in-12, & *Inès de Cordoue*, in-12. Quelques littérateurs ont attribué à Mlle. Bernard la *Relation de l'Isle de Borneo*; mais l'on convient aujourd'hui qu'elle est de Fontenelle, & il paroît que c'est sans raison que l'abbé Trublet a voulu en douter. Cet écrit est d'ailleurs dans le genre de Fontenelle, & répond parfaitement à d'autres ouvrages de la même espèce, dont on ne trouve ni modèle ni pendant dans ceux de Mlle. Bernard.

BERNARD, (Jacques) naquit à Nions en Dauphiné, l'an 1658, d'un ministre protestant. Il exerça successivement le ministère en France, à Geneve, à Lausanne, à Tergow & à Leyde, où il professa la philosophie. Il prêchoit & parloit avec force, mais sans pureté de style, & se servoit souvent des expressions les plus basses. Devenu journaliste en 1699, il continua *Les Nouvelles de la République des Lettres*, par Bayle, jusqu'à la fin de 1710, & depuis 1716 jusqu'en 1718, année de sa mort. On a encore de lui : I. Une partie du 20e. jusqu'aux 25e. volumes de la *Bibliothèque universelle* de le Clerc. II. *Un Supplément au Moréri*, Amst., 1716, 2 vol. in-fol. C'est une augmentation du supplé-

ment imprimé à Paris en 1714. Cet ouvrage de Bernard n'est qu'un recueil de bévues énormes; & c'est avec raison qu'on a dit dans le tome 15e. de *l'Histoire critique de la République des Lettres*, que « la littérature, » l'antiquité, l'érudition, la » critique étoient pour Bernard » un pays inconnu, & qu'il » n'avoit pas même de goût » pour les belles-lettres ». M. de Saas a prouvé ces assertions par des exemples multipliés, tirés de la seule lettre A. III. *l'Excellence de la Religion Chrétienne*, 2 vol. in-8°, 1714, remplie d'injures contre les catholiques; de même que son *Traité de la Tolérance*, Goude, 1689, où il exhorte les souverains de permettre à tous les sectaires, déistes, idolâtres, mahométans, sociniens, &c., de s'établir dans leurs états; & les avertit en même tems de ne point accorder la même liberté à une société d'athées, ni à une église de papistes. IV. *Le Traité de la Repentance tardive*, 1712, in-8°. V. *Un Recueil de Traités de Paix*, La Haye, 1700, 4 vol. in-fol., &c. Tout ce qu'a fait Bernard est mal écrit, son style ne vaut pas mieux que sa logique, & son jugement est aussi foible que son érudition est bornée.

BERNARD, (Edouard) né à Towcester en Northamptonshire, le 2 mai 1638, professeur d'astronomie à Oxford en 1673, étoit un homme profond dans les mathématiques, la chronologie & la littérature ancienne. Il publia quelques ouvrages sur les sciences qu'il enseignoit & sur la critique : I. *De Mensuris & Ponderibus*, à Ox-

ford, 1688, in-8°. II. *Litteratura à caractere Samaritano deducta*. III. Des Notes sur Joseph, inférées dans l'édition qu'il a donnée en latin & en grec à Oxford, 1687 & 1700, in-fol. IV. Quelques livres d'Astronomie, qui sont estimés. Il mourut le 12 janvier 1696, après 6 ans de mariage. Smith a écrit sa Vie, à la fin de laquelle on voit le catalogue de ses ouvrages.

BERNARD, (Samuel) mort à Paris, sa patrie, en 1687, âgé de 72 ans, professeur de l'académie royale de peinture à Paris, s'est distingué principalement par ses ouvrages en miniature, & dans la maniere que les Italiens nomment *a guaxze*. On a de son pinceau grand nombre de tableaux d'histoire & de paysages, qu'il copioit avec goût & exactitude d'après ceux des grands maîtres. Il a gravé l'histoire d'Attila, peinte au Vatican par Raphaël, & quelques autres pieces qui ne lui font pas moins d'honneur que ses peintures. Cet artiste étoit pere de Samuel BERNARD, comte de Coubert, qu'on pourroit appeller le *Lucullus de son siecle* pour ses richesses immenses : il brilla dans les finances sous Louis XIV, & mourut à 88 ans, en 1739.

BERNARD, (Pierre-Joseph) secrétaire-général des dragons, & bibliothécaire du cabinet du roi de France au château de Choisi, naquit l'an 1708 d'un sculpteur, à Grenoble en Dauphiné. Envoyé au college des Jésuites à Lyon, il y fit des progrès rapides. Attiré à Paris par l'envie de paroître, & de faire briller le talent dont

la nature l'avoit favorisé pour la poésie, il fut obligé de tenir la plume pendant deux ans chez un notaire en qualité de cleric. Les Poésies légères qu'il donna par intervalle, le dégoûterent de la pratique. Le marquis de Pezay l'emmena avec lui en 1734 pour la campagne d'Italie. Bernard se trouva aux batailles de Parme & de Guastalla, & quoique poëte, il s'en tira mieux qu'Horace. Ce fut là l'époque de sa fortune. Présenté au maréchal de Coigni qui y commandoit, il fut lui plaire par son esprit & son caractère agréable. Ce guerrier le prit pour son secrétaire, l'admit dans sa plus grande familiarité, & lui procura quelque tems après la place de secrétaire-général des dragons. La reconnaissance l'attacha à son Mécene, jusqu'en 1759, que la mort le lui ravit. En 1771, sa mémoire, en s'aliénant tout-à-coup, mit fin à son bonheur. Il traîna depuis, dans la démence, une ombre de vie pire que la mort, & mourut dans cet état en 1776. Bernard aimait les femmes avec excès, & quoique volage & peu libéral, il s'en fit aimer par ce vernis voluptueux, cet épicurisme séduisant que respiroient ses vers & ses chansons, qui le fit appeller le *gentil Bernard*. Ses Poésies ont été rassemblées en 1776, en 1 vol. in-8°. On y reconnoît un talent décidé pour la poésie légère; mais il est fâcheux que l'usage qu'il en fit, s'accorde si peu avec les mœurs & la décence.

BERNARDI, (Jean) graveur, né à Castel-Bolognese, mourut à Faënza en 1555. Cet artiste

artiste travailla beaucoup à de grands sujets, sur des crystaux, qu'on enchâssoit ensuite dans des ouvrages d'orfèvrerie. On a comparé ses productions à ce que les anciens ont fait de mieux. Plusieurs princes, & en particulier le cardinal Alexandre Farnese, le protégerent. Il excella aussi dans l'architecture.

BERNARDIN, (S.) naquit en 1380, à Massa - Carrara, d'une famille distinguée. Après ses études de philosophie, il entra dans une confrérie de l'hôpital de la Scala, à Sienne. Son courage & sa charité éclatèrent pendant la contagion de 1400. Deux ans après il prit l'habit de S. François, réforma l'étroite observance, & fonda près de 300 monastères. Son humilité lui fit refuser les évêchés de Sienne, de Ferrare & d'Urbino. Il fut envoyé pour être gardien du couvent de Bethléem. Les besoins de l'Europe le rappellerent bientôt. Les dissensions des Guelphes & des Gibelins ne trouverent pas de pacificateur plus ingénieux ni plus heureux. L'empereur Sigismond eut pour lui le plus grand respect, & voulut qu'il assistât à son sacre. Après une vie remplie de travaux & de vertus, il mourut à Aquila, en 1444. Nicolas V le mit au nombre des Saints en 1450, c'est-à-dire, 6 ans après. Son corps, renfermé dans une double chasse, dont l'une est d'argent & l'autre de crystal, se garde chez les Franciscains d'Aquila. Le P. Jean de la Haye donna en 1636 une édition de ses ouvrages en 2 vol. in-fol. On y trouve des Sermons (que quelques critiques prétendent

Tome II.

n'être pas de lui), des Traités de spiritualité, des Commentaires sur l'Apocalypse, la Vie du Saint & les divers éloges qu'il a mérités. On a donné une nouvelle édition à Venise en 1745.

BERNARDIN, (le Bienheureux) de Feltri, de l'ordre des Freres-Mineurs, persuada aux habitans de Padoue d'établir un mont de piété, pour s'affranchir des usures que les Juifs exerçoient, en prêtant à vingt pour cent par année. Cet établissement est de l'année 1491. Les réglemens de ce mont de piété furent réformés & perfectionnés en 1520. Le fondateur étoit un homme également illustre par sa science & par sa piété. Une simplicité aimable lui gagnoit les cœurs. Il prêchoit avec applaudissement, & dirigeoit de même. On a longtemps disputé si les monts de piété n'étoit pas sujets au reproche d'usure à cause de l'espece d'intérêt qu'on y paie; mais il est évident que ce n'est qu'une taxe légère, nécessaire au maintien de l'établissement, qui bien administré, ne peut être que de la plus grande utilité. Un des plus beaux d'Italie est celui de Ferrare, fondé en 1761, dont l'inscription exprime parfaitement la destination & le but charitable :

*Pauperibus sublevandis,
Servandisque depositis.*

BERNARDIN DE PEQUIGNY, (*Bernardinus a Piconio*) capucin, né à Pequigny en 1633, mort à Paris en 1709, a donné un bon *Commentaire sur les Evangiles*, in-fol. en latin, & une *Triple*

N

explication aussi en latin, des *Épîtres de S. Paul*, qui mérita les éloges du pape Clément XI, Paris, 1703, in-fol. La traduction françoise, 1714, 4 vol. in-12, n'est pas recherchée.

BERNARDIN DE CARPENTRAS; (le Pere) capucin, naquit dans cette ville d'une famille distinguée, sous le nom d'*André*. Sa piété & son érudition lui firent un nom dans son ordre. Il mourut à Orange en 1714. Nous avons de lui un ouvrage de philosophie, intitulé : *Antiqua priscorum hominum philosophia*, imprimé à Lyon en 1694. L'auteur assure dans sa préface, qu'il a secoué le joug de l'école, pour ne jurer sur la parole d'aucun maître. Sa physique est assez bonne pour le tems, & il y est, à certains égards, inventeur.

BERNAZZANO, de Milan, excellent paysagiste, réussissoit à peindre les animaux; mais comme il ne pouvoit jamais venir à bout de dessiner la figure, il s'associa un dessinateur qui pût le seconder dans son travail. Ayant peint à fresque des fraises sur une muraille, des paons vinrent si souvent les becqueter, qu'ils en rompirent l'enduit. Il vivoit dans le 16e. siècle.

BERNI ou BERNIA, (Francois) chanoine de Florence, né à Lamporecchio en Toscane, d'une famille noble, mais pauvre, originaire de Florence, mourut dans cette ville en 1543. Il a donné son nom à une espece de burlesque, qu'on appelle *Berniesque* en Italie. Il excelloit dans ce genre : c'étoit le Scarron des Italiens. Il avoit encore le dangereux talent de

la satire. Quelques auteurs l'ont mis à la tête des poëtes burlesques italiens. En 1548, on recueillit ses Poésies italiennes, avec celles du Varchi, du Mauro, du Dolce, &c., in 8°. 2 vol. réimprimées à Londres, 1721 & 1724, sur l'édition de Venise. Ce recueil est recherché. Son *Orlando innamorato rifatto*, poëme fort estimé des Italiens pour la pureté & la richesse de la langue, est l'ouvrage du Boiardo, refait ou travesti en vers burlesques. La meilleure édition est celle de Venise, 1545, in-4°. On en a une autre très-jolie, Paris, 1768, 4 vol. in-12. On a recueilli ses Poésies latines avec celles du Segni, du Varchi, &c., à Florence, 1562, in-8°.

BERNIER, (Francois) natif d'Angers, médecin du grand-Mogol pendant 12 ans, revint en France en 1670, passa en Angleterre en 1685, & mourut à Paris en 1688. St.-Evremont disoit, qu'il n'avoit point connu de plus joli philosophe. *Joli philosophe*, ajoutoit-il, *ne se dit guere; mais sa figure, sa taille, sa conversation l'ont rendu digne de cette épithete*. On a de lui : I. *Ses Voyages*, en 2 vol. in-12, Amsterdam, 1699, qui ont un rang distingué parmi les relations des voyageurs, par plusieurs particularités curieuses; mais il ne faut pas croire tout ce qu'il y raconte, il aime trop à parler de lui-même, pour qu'il puisse dire constamment la vérité. II. *Un Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, son maître, en 7 vol. La prédilection qu'il avoit pour le système des atomes, ne l'empêchoit pas d'être bon métaphy-

ficien, de raisonner juste sur l'ame, & de détruire les creuses spéculations des matérialistes. » Quelque effort que nous puissions faire sur notre esprit, dit-il, en écrivant à son ami Chapelle, « nous ne saurions jamais concevoir comme quoi » des corpuscules insensibles » (*dénués de sensibilité*), il en » puisse jamais rien résulter de » sensible (*doué de sensibilité*), » & qu'avec tous leurs atomes, » quelque petits & quelque mobiles qu'ils les fassent, en quelque mouvement & quelque ordre, mélange & disposition qu'ils nous les puissent faire voir, & même quelque qu'industrielle main qui les conduise, ils ne sauroient jamais nous faire imaginer comment il en puisse résulter un composé, je ne dis pas, qui soit raisonnable comme l'homme, mais qui soit seulement sensitif comme le pourroit être le plus vil & le plus imparfait vermineux de terre qui se trouve ».

III. *Traité du Libre & du Volontaire*, Amsterdam, 1685, in-12. Il a eu aussi quelque part à l'Arrêt de Boileau, donné pour le maintien de la doctrine d'Aristote.

BERNIER, (Jean) médecin à Blois, sa patrie, & ensuite à Paris, eut le titre de médecin de Madame. Nous avons de lui : I. *Histoire de Blois*, Paris, 1682, in-4°. II. *Essais de Médecine*, 1689, in-4°. III. *Anti-Menagiana*, 1693, in-12. IV. *Jugement sur les Œuvres de Rabelais*, Paris, 1697, in-12. Sa qualité de médecin de Madame ne le tira pas de la pauvreté. Sa mauvaise

fortune lui inspira une humeur chagrine qui perce dans tous ses ouvrages. Son érudition étoit fort superficielle, & Ménage l'appelle *vir levis armatura*. Il mourut en 1698, dans un âge avancé.

BERNIER, (Nicolas) maître de musique de la Ste. Chapelle, & ensuite de la chapelle du roi, naquit à Mantes-sur-Seine en 1664. Le duc d'Orléans, régent du royaume, estimoit ses ouvrages & protégeoit l'auteur. Bernier mourut à Paris en 1734. Ses 5 livres de Cantates, à une & deux voix, dont les paroles sont en partie de Rousseau & de Fufelier, lui acquirent une grande réputation. On a aussi de lui les Nuits de Sceaux, & beaucoup de motets qu'on exécute encore.

BERNINI ou BERNIN, (Jean-Laurent) appelé vulgairement *le Cavalier Bernin*, peintre, sculpteur & architecte, excella également dans ces trois genres. Il naquit à Naples en 1598. Ses premiers ouvrages parurent sous Paul V, qui prédit ce qu'il seroit un jour. Grégoire XV l'honora du titre de chevalier. Urbain VIII, Alexandre VII & Clément IX, lui donnerent des marques de leur estime. La reine Christine lui rendit quelques visites. Louis XIV l'appella de Rome à Paris en 1665, pour travailler au dessein du Louvre. Ce prince magnifique lui fit fournir des équipages pour son voyage, & lui donna, outre cinq louis par jour pendant huit mois qu'il y resta, un présent de 50 mille écus, avec une pension de 2000 écus, & une de 500 pour son

fils. Ses deffins ne furent pas exécutés. On préféra ceux de Claude Perrault, si injustement & si vainement ridiculifé par Despréaux. On assure que Bernin voyant les ouvrages de cet habile architecte, eut la modestie de dire, que *quand on avoit de tels hommes chez soi, il n'en falloit pas aller chercher ailleurs.* L'auteur des *Essais historiques sur Paris* ne convient pas de cette anecdote. Selon lui, le cavalier Bernin, plus plein d'amour-propre qu'un autre, loin d'admirer les deffins de Perrault, marqua le plus grand empressement pour faire exécuter le sien par préférence. Il ajoute qu'on lui promit 3000 louis par an, s'il vouloit rester; ce qu'il refusa, aimant mieux aller mourir dans sa patrie: que la veille de son départ on lui porta cette somme, avec un brevet de 12,000 livres de pension, & qu'il reçut le tout assez froidement. Quoi qu'il en soit de ces rapports, dont on croit pouvoir douter (comme de beaucoup d'autres choses rapportées par cet auteur) le roi voulut avoir son portrait de la main de ce célèbre artiste, & lui en fit présent d'un enrichi de diamans. Il mourut à Rome en 1680. Ses mœurs étoient austères, & son caractère brusque. Rome compte parmi ses chef-d'œuvres les ouvrages de ce grand maître. Les principaux sont: la Fontaine de la place Navonne; l'Extase de Ste. Thérèse, ouvrage supérieur pour l'expression; la Statue équestre de Constantin; le Maître-Autel, le Tabernacle, la Chaire de S. Pierre, & la Colonnade qui environne la

place de cette église. On lui a reproché d'avoir affoibli la coupole, en pratiquant des escaliers dans les quatre gros massifs qui la soutiennent; mais l'abbé May l'a bien justifié, & M. Patte encore mieux (*voyez MADERNO*). Versailles admirera toujours le Buste de Louis XIV, où le caractère de ce grand prince est aussi bien marqué, que les traits de son visage; & la Statue équestre de Marcus Curtius, qui mérite d'être comparée aux plus beaux ouvrages de l'antiquité, &c., &c. Cette statue étoit destinée à représenter Louis XIV; mais comme elle étoit peu ressemblante, on lui donna le nom de *Marcus Curtius*. C'étoit un monument que la reconnaissance de Bernin destinoit à ce prince; il y travailla pendant 15 ans.

BERNON, noble Bourguignon, fut le premier abbé de Cluny, & le réformateur de plusieurs autres monasteres. S. Hugues, moine de S. Martin d'Autun, maison alors très-régulière, travailla avec lui à rétablir la discipline monastique. Bernon donna sa démission en 926, & partagea les abbayes qu'il gouvernoit, entre Vidon son parent, & Odon son disciple. Ce dernier a été proprement le premier fondateur de l'ordre de Cluny. Il mourut en 927, après avoir fait un Testament que nous avons encore.

BERNOULLI, (Jacques) né à Bâle en 1654, fut d'abord destiné à être ministre; mais la nature l'avoit fait mathématicien. Son pere s'opposoit fortement à son goût; mais

ses progrès furent si rapides, quoique secrets, qu'il passa bientôt de la géométrie à l'astronomie. Pour célébrer cette espèce de triomphe, il fit un médaillon, dans lequel il représenta Phaëton conduisant le char du soleil, avec cette légende: *Je suis parmi les astres malgré mon pere.* Le symbole n'étoit pas judicieusement choisi, puisqu'il annonçoit une chute que Bernoulli eût été bien fâché de voir arriver. Mais on fait que chez les géometres, le jugement est souvent en raison inverse de la science des calculs (*voy. WOLFF*). Dès l'âge de 18 ans, il résolut un problème chronologique qui auroit embarrassé un vieux savant. A 22, étant à Geneve, il apprit à écrire par un moyen nouveau, à une fille qui avoit perdu la vue 2 mois après sa naissance; elle s'appelloit Elizabeth Walkirch. Il publia en 1682 un nouveau *Système des Cometes*, & une excellente *Dissertation sur la pesanteur de l'air*. Ce fut environ vers le même tems, que Leibnitz fit paroître, dans les Journaux de Leipzick, quelques essais du nouveau calcul différentiel, ou des infiniment-petits, dont il cachoit la méthode. Jacques Bernoulli & Jean son frere, aussi grand géometre que lui, devinerent son secret. Cette méthode fut tellement perfectionnée sous leurs mains, que l'inventeur, assez grand homme pour être modeste, avoua qu'elle leur appartenoit autant qu'à lui. Sa patrie voulant s'attacher un citoyen qui l'illustroit, le nomma professeur de mathématiques. L'académie des sciences de Paris se l'aggrégea en

1699, & celle de Berlin en 1701. Il mourut en 1705, à 51 ans. Son tempérament étoit bilieux & mélancolique; sa marche dans les sciences, lente, mais sûre. Il ne donna rien au public, qu'après l'avoir revu & examiné plusieurs fois. Son traité *De Arte conjectandi*, ouvrage posthume, imprimé dans le recueil de ceux de son frere, & séparément en 1713, in-4°, & celui *des infinis*, répandirent son nom dans toute l'Europe. Bernoulli voulut que l'on mît sur son tombeau une spirale logarithmique, avec ces mots: *Eadem mutata resurgo*, & exprima ainsi dans le langage de sa science favorite, la foi de la résurrection. Bernoulli joignit l'amour de la poésie à celui des mathématiques; il s'exerça à faire des vers allemands, latins & françois, mais il y réussit fort mal. Les mathématiques ne sont point, pour l'ordinaire, le champ où s'élancent les grands poëtes (*voyez LEIBNITZ*). Ses *Œuvres*, en y comprenant le *Traité de l'art de conjecturer*, forment 3 vol. in-4°.

BERNOULLI, (Jean) frere du précédent, professeur de mathématiques à Bâle, & membre des académies des sciences de Paris, de Londres, de Berlin & de Pétersbourg, naquit à Bâle l'an 1667, & y mourut en 1748. Il courut la même carrière que son frere, & ne s'y distingua pas moins. On a publié, en 1742, à Lausanne, le recueil de tous les ouvrages de Bernoulli, en 4 vol. in-4°. M. d'Alembert avoue qu'il leur doit presqu'entièrement les progrès qu'il a faits dans la géo-

métrie. A l'âge de 18 ans, il imagina le calcul différentiel, ou des infiniment-petits, d'après des idées vagues que Leibnitz avoit données de ce calcul, & trouva les premiers principes du calcul intégral (voyez l'article précédent). Cette découverte le mit en état de résoudre les problèmes les plus difficiles, & de faire les plus grandes choses. En 1690, cet habile homme vint à Paris, pour y voir les savans. Il fit connoissance avec Malebranche, Cassini, la Hire, Varignon, & le marquis de l'Hôpital. Ce seigneur fut si charmé de l'entendre raisonner sur la géométrie, qu'il voulut le posséder tout seul. Il l'emmena dans sa terre, & résolut avec lui les problèmes les plus difficiles de la géométrie. C'est dans cette solitude, que Bernoulli inventa le calcul exponentiel. De retour il proposa différens problèmes aux mathématiciens, & décerna les couronnes à Newton, à Leibnitz, & au marquis de l'Hôpital, c'est-à-dire, aux plus grands géometres du siècle. Son frere concourut à ces prix, & lui demanda à son tour des solutions. C'étoit une espece de défi, qui fit naître une querelle fort vive entre ces deux illustres savans. Elle ne fut terminée que par la mort de Jacques Bernoulli. Jean soutint aussi avec Hartsoeker, physicien célèbre, une guerre sur le barometre; & vengea Leibnitz de l'espece d'insulte que quelques Anglois, provoqués par Kheil, lui firent au sujet du calcul différentiel. Bernoulli écrivit sur la manœuvre des

vaisseaux, & sur toutes les parties des mathématiques, & il les enrichit de grandes vues & de nouvelles découvertes. Son sentiment sur les forces vives, adopté aujourd'hui par une partie des géometres, eut beaucoup de contradictions à essuyer. Ce mathématicien faisoit quelquefois, comme son frere, des vers latins, peut-être aussi mal, dit un homme d'esprit, qu'un homme né à Pekin feroit des vers françois. Il avoit soutenu à l'âge de 18 ans, une these en vers grecs sur cette question: *Que le prince est pour les sujets*; matiere plus intéressante pour les peuples, que toutes les spéculations de géométrie. Bernoulli laissa des enfans dignes d'un tel pere. Nicolas BERNOULLI, appelé par le czar Pierre, pour remplir une chaire de professeur en mathématiques dans l'académie naissante de Pétersbourg, mourut 8 mois après d'une fièvre lente, en 1726; la czarine Catherine fit les frais de son enterrement. Daniel & Jean, deux autres de ses fils, n'ont pas moins honoré leur patrie. Daniel, mort en 1782, après avoir composé des dissertations savantes sur la construction des clepsidres, sur l'inclinaison mutuelle des orbites des planetes, sur la construction des ancrs, de la boussole, sur le flux & reflux de la mer, &c., s'est encore fait connoître par son *Hydrodynamique* ou *Commentaire sur la force & le mouvement des Fluides*, Strasbourg, 1738.

BEROALD ou BEROALDE, (Matthieu) né à Paris, & mort en 1584, est connu par une *Chronologie* qu'il donna en

latin, 1575, in-fol. De catholique il se fit protestant, & gouverna une église calviniste à Geneve. Il avoit été précepteur de Théodore-Agrippa d'Aubigné.

BEROALD DE VERVILLE, (François) fils du précédent, de protestant devenu catholique, & chanoine de St-Gatien de Tours, chercha la pierre philosophale, & déposa ses folies dans ses *Appréhensions spirituelles, Poèmes & autres Œuvres philosophiques, avec les Recherches de la Pierre philosophale*, 1584, in-12. L'auteur y paroît aussi mauvais poète que mauvais philosophe. Il est plus connu par son *Moyen de parvenir*, dans lequel il s'efforce de tourner en ridicule tout le genre humain. C'est un recueil d'inutilités, de puérilités & d'ordures, mêlées de quelques traits naïfs. Un savant oisif & de mauvais goût a bien voulu prendre la peine de donner une édition de cet ouvrage pitoyable, en 1732, 2 vol. in-16, réimprimé en 1754 avec des tables alphabétiques & des notes marginales. Ce livre a été aussi imprimé avec ce titre : *Le Salmigondis*, Liege, 1698, in-12; *Le coupe-cu de la mélancolie*, Parme, 1698, in-12 : c'est la même édition sous deux titres. Il y en a une autre in-24 de 439 pages, sans date, que le P. Nicéron croit être d'Elzévir. Quelques-uns prétendent que cet ouvrage n'est pas de Béroald, & que celui-ci ayant fait un livre de morale, intitulé *De la sagesse & du moyen de parvenir*, un libertin en prit occasion de faire un recueil de contes libres & obscènes, sous

le titre : *Moyens de parvenir*, qu'il mit sur le compte de Béroald ; c'est le sentiment de M. le marquis de Paulmy dans ses *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*. Béroald né à Paris en 1558, mourut vers l'an 1612. C'étoit un vrai original. Il affectoit d'être instruit des secrets les plus cachés de la nature, comme de la pierre philosophale, du mouvement perpétuel, de la quadrature du cercle, des effets de la sympathie, &c., &c.

BEROALDE, (Philippe) né à Bologne d'une famille noble en 1453, mort en 1505, professa les belles-lettres dans sa patrie, & fut un homme très-érudit pour son tems, & l'un de ceux qui contribuerent le plus à purger la langue latine de la rouille & de la barbarie des siècles d'ignorance, quoique sa latinité cependant ne soit pas un modèle. Il composa plusieurs ouvrages en prose, de divers genres, & quelques-uns en vers ; mais il s'appliqua principalement à publier d'anciens auteurs grecs & latins avec des commentaires. On a de lui : I. *Des Commentaires sur Apulée*, Venise, 1501, in-fol. & sur d'autres écrivains. II. *Le Recueil de ses Œuvres*, 1507 & 1513, 2 vol. in-4°. Sa Vie a été donnée en latin par Jean Pins, Bologne, 1505, in-4°. Blanchini en a donné une autre à la tête du Suetone de Béroalde, à Lyon, 1548, in-folio.

BEROALDE, (Philippe) neveu du précédent, mort en 1518, fut bibliothécaire du Vatican, sous Léon X. Il publia plusieurs pièces de vers esti-

mées en son tems, dans les *Delicia Poetarum Italorum*.

BEROË, vieille femme d'Épidaure, dont Junon prit la figure, pour tromper Sémelé.

BEROSE, prêtre du temple de Bélus à Babylone, auteur d'une *Histoire de Chaldée*, citée par les anciens, & dont on trouve quelques fragmens dans Joseph. Annius de Viterbe a publié, sous le nom de cet historien, un roman rempli de contes, auxquels Bérose n'a pas songé. On ne fait si la perte de l'histoire de Bérose est un grand malheur. En composant cet ouvrage, il n'avoit pas oublié qu'il étoit Babylonien. C'étoit alors la folie de tous les peuples, comme ce l'est encore aujourd'hui des Chinois & des Indous, de vouloir être regardés comme les plus anciens de la terre. Il fabriqua des Antiquités merveilleuses pour sa patrie, & étaya ses impostures comme il put. D'un autre côté, on trouve dans ce qui nous reste de son Histoire, des passages admirablement conformes à l'Écriture-Sainte. C'est ainsi qu'il parle en termes exprès de l'arche qui s'arrêta vers la fin du déluge, sur une montagne de l'Arménie. Bérose étoit astrologue. Ses prédictions enchanterent les Athéniens, au point qu'ils lui firent élever, dans leur gymnase, une statue avec une langue dorée. Sa fille, prophétesse comme lui, fut sibylle à Cumes. Il étoit contemporain d'Alexandre-le-Grand. On a imprimé sous son nom 5 livres d'Antiquités, à Anvers, 1545, in-8°. Barreiros, savant Portugais, en a fait une critique qui se trouve

à la fin de l'édition qu'on en a donnée à Anvers en 1599.

BERQUEM, voyez BERKEN.

BERQUIN, gentilhomme Artésien du 16e. siècle, fut accusé de donner dans les opinions de Luther, qui se répandoient alors, & dénoncé au parlement de Paris. Ce tribunal ordonna que ses assertions seroient communiquées à la faculté de théologie pour avoir son avis. Celle-ci les censura en 1523. On saisit sa bibliothèque; on y trouva le livre de *abroganda Missa*, divers écrits de Luther & de Mélanchthon. Le parlement fit jeter au feu les ouvrages de Berquin, & le condamna à une abjuration publique; le coupable ne voulant point obéir, fut condamné à garder la prison de l'officialité. François I qui aimoit beaucoup Berquin, le fit sortir de sa prison; mais ce fanatique persistant toujours dans son erreur, ses juges le condamnerent au feu. La sentence fut exécutée en place de Grève, le 12 avril 1529. Il avoit traduit plusieurs ouvrages d'Érasme, dans lesquels il avoit glissé ses erreurs.

BERQUIN, (Arnauld) né à Bordeaux, mort à Paris dans le mois de février 1792, s'est fait connoître par divers ouvrages, parmi lesquels on distingue: I. *Idylles*, Paris, 1774, 2 vol. in-8°. Elles sont au nombre de douze, dont six sont imitées de Gesner; une d'un autre poëte Allemand; une d'un auteur Italien; quatre sont de son invention. Il y en a qu'on lit avec plaisir: c'est le vrai ton des pastorales; le simple;

le naturel, le tendre, le délicat caractérisent la plume du Théocrite François; s'il avoit été par-tout également sage, & qu'il n'eût pas mêlé aux plaisirs innocens de la vie champêtre, des images alarmantes pour les mœurs, on auroit la satisfaction de pouvoir l'admirer sans réserve. Il a donné en 1775 un second recueil d'*Idylles*, dont on doit porter le même jugement. La plupart sont prises de Wieland, Gesner & Métastase: l'imitateur outre quelquefois les traits de ses modeles, & ce n'est pas en faveur de la vertu. II. *Choix de Tableaux, tirés de diverses galeries Angloises*, Paris, 1775, 1 vol. in-8°. Ces Tableaux n'existent que dans le cerveau de M. Berquin: s'il s'est persuadé qu'ils pouvoient paroître *tirés des galeries Angloises*, c'est qu'il a cru l'imagination des Anglois plus déréglée que celle des autres peuples. Les contes qu'il lui a plu d'appeller *Tableaux*, sont froids, puérils, indécens & vraiment dignes de pitié. III. *L'Ami des Enfans*, Paris, 1782; ouvrage périodique, écrit avec un naturel & une naïveté qui en rendent la lecture agréable aux enfans. L'auteur leur présente toutes sortes de leçons sous la forme de Contes, & cette manière d'enseigner fait toujours sur le premier âge les impressions les plus sûres. Cependant parmi ces Contes, il en est qui ne sont pas également bien choisis; il s'en trouve même quelques-uns dont la morale n'est pas exacte, d'autres où les leçons sont un peu verbiageuses & noyées dans des détails inutiles, d'autres enfin qui sem-

blent manquer de justesse, & dont la conclusion ne se présente pas d'une manière assez sensible. On a encore de M. Berquin deux *Recueils de Romances*, une *Idylle sur les Impôts*, & une scène lyrique de J. J. Rousseau, mise en vers.

BERRETINI, voyez BERTIN (Pierre).

BERROYER, (Claude) avocat au parlement de Paris, mort en 1735, a donné: I. *Les Arrêts de Bardet*, Paris, 2 vol. in-fol. II. *La Coutume de Paris*, de Dupleffis, Paris, 1709, in-fol. III. *La Bibliothèque des Coutumes* avec Lauriere, Paris, 1699, in-4°. Ce recueil est curieux. On y trouve, entr'autres choses, un catalogue historique des Coutumiers généraux, & une liste alphabétique des textes & commentaires des Coutumes. Le rédacteur, homme savant, fut fort employé à la consultation, & obtint la confiance du public & l'estime des magistrats.

BERRUVER, (Philippe) archevêque de Bourges, depuis l'an 1236, jusqu'à l'an 1260, qu'il mourut en odeur de sainteté. De Nangis lui attribue plusieurs miracles. On trouve le détail de ses éminentes vertus dans les auteurs du *Gallia Christiana nova*, tom. 2, p. 67. Dom Martene a publié sa Vie, écrite par un auteur contemporain, *Anecd.*, tom. 3, pag. 1927.

BERRUYER, (Joseph-Isaac) né en 1681, d'une famille noble de Rouen, prit l'habit de jésuite & l'honora par ses talens. Après avoir professé long-tems les humanités, il se retira à la maison professe de

Paris, & y mourut en 1758. Il étoit connu depuis 1728 par son *Histoire du Peuple de Dieu*, tirée des seuls livres saints, réimprimée avec des corrections en 1733, en 8 vol. in-4°, & en 10 vol. in-12. Cette Histoire fit beaucoup de bruit dès le moment de sa naissance. Le texte sacré y est revêtu de toutes les couleurs des romans modernes. Berruyer se promettoit que son Histoire paroîtroit un ouvrage neuf. Elle le parut effectivement, par les fleurs d'une imagination qui veut briller par-tout, dans les endroits même où les livres saints ont le plus de simplicité. Le rhéteur fait parler Moïse aux Hébreux dans les déserts de l'Arabie, comme parleroient de raffinés politiques dans le 18^e. siècle. La prolixité du style fatigue autant que les vains ornemens dont il est chargé. Cependant son Histoire, mêlée de traits singuliers & brillans, écrite avec chaleur & avec élégance, tissue avec art, semée de réflexions très-judicieuses, est une preuve non équivoque qu'il étoit né avec beaucoup d'esprit, & un esprit facile. Rome le censura en 1734 & en 1757. La seconde partie parut long-tems après la première, en 1753, 4 vol. in-4°, & 8 in-12. Elle lui ressemble pour le plan; mais elle lui est à quelques égards inférieure pour les graces, l'élégance & la chaleur du style. Benoit XIV la condamna par un bref du 17 février 1758, & Clément XIII par un autre bref du 2 décembre suivant. Ce bref condamne en même tems la *Troisième partie de l'Histoire du Peuple de Dieu*, ou

Paraphrase littérale des Epîtres des Apôtres, en 2 vol. in-4°, & 5 vol. in-12. Cette dernière partie est remplie, comme les autres, d'idées singulieres & condamnables. L'auteur les avoit puisées à l'école de son confrere Hardouin, homme très-érudit, mais d'un jugement foible; écrivain paradoxal, s'il en fut jamais. « La principale » de ses erreurs, dit un théolo- » gien profond, est d'avoir fé- » paré l'humanité de J. C. de » sa divinité; en considérant » cette humanité du Sauveur » directement & en elle-même, » *in se directè, in recto*; en pré- » tendant qu'en elle-même & » directement, elle devoit être » adorée: ce qui est expressé- » ment contraire au concile » d'Ephèse, anath. 8; con- » traire au fameux discours par » où Théodote, archevêque » d'Ancyre, prouva dans ce » même concile qu'on ne peut » pas diviser, *même par la pen- » sée*, l'humanité du Christ de » la divinité, pour en faire un » objet de notre adoration; » contraire au cinquième con- » cile général, qui est le se- » cond de Constantinople, » *coll. 8, can. 9*; contraire » enfin aux paroles de S. Jean, » qui déclare que la division » de J. C. est réservée à l'ante- » christ; & *omnis spiritus qui » solvit Jesum ex Deo non est, » & hic est antichristus*. I. Joan. » IV, 3 ». On voit par cette critique aussi juste qu'impar- » tiale, dans quel sens on a pu accuser le P. Berruyer de favori- » ser le nestorianisme, hérésie dont il étoit d'ailleurs aussi éloigné dans ses principes que dans la disposition de son cœur. Les

Jésuites désavouèrent publiquement le livre de leur confrere, & obtinrent de lui un acte de soumission, lu en Sorbonne en 1754. Le savant P. Tournemine, son confrere, est un de ceux qui combattirent ses paradoxes avec le plus de zele (voyez son article). Le parlement de Paris, 2 ans après, manda Berruyer pour être entendu sur plusieurs propositions de son histoire. Mais l'auteur s'étant trouvé malade, la cour envoya un commissaire, à qui l'historien remit une déclaration en forme de rétractation, qui fut déposée au greffe. Berruyer fit imprimer différentes Apologies, où sans cesser de respecter sa condamnation, il justifioit ses intentions, & défendoit sur-tout son attachement à la doctrine de l'église catholique; elles ont cependant été mises à l'*index*. L'abbé Janson, connu par plusieurs ouvrages où la piété & l'exacte orthodoxie sont unies à l'érudition, a proposé en 1789 une espèce de triage des ouvrages de Berruyer. « Quoiqu'à beaucoup » d'égards condamnable, dit-il, » & très-justement condamné, » l'ouvrage n'est pas repréhensible dans tous ses points. » Aussi ce que nous y avons » trouvé en accord avec les » sages regles, soit au sujet » de l'ordre & de la distribution des parties dont il est » composé, soit au regard de » l'explication du texte, soit » par rapport à la diction, nous » nous sommes fait un devoir » de le conserver. Mais aussi » tout ce qui nous a paru opposé à la tradition, à la doctrine des saints Peres, au sen-

» timent des interpretes les » plus suivis, à l'ordre des » tems, à la simplicité & à » la décence des expressions, » nous nous sommes appliqués, autant qu'il a été en » nous, à le rectifier ». Voyez le *Journal histor. & littér.*, 15 juin 1789, pag. 259. — *L'Ancien Testament* a été traduit en allemand par le P. Weimer, à Luxembourg, en 1753, avec une approbation du fameux Febronius, où on lit ces paroles : *Pater Berruyer S. J. sacerdos acceptissimâ atque hastenus inusitatâ methodo sacrarum litterarum textum non solum perpetuâ hacce paraphrasi, gallico idiomate conceptâ intellectu facilem, lectu verò pergratum reddidit; alii etiam ejusdem societatis presbyteri utilissimum hoc opus plurimum commoditate germanico idiomate donaverunt; hinc non possumus non egregiam utrorumque operam, ab aliis jam probatam, iterum laudare, & presbyteris, hujus archidiœcesis, sedulò legendam commendare.*

BERRY, voyez JEAN DE FRANCE, duc de Berry.

BERRYAT, (Jean) médecin ordinaire du roi, intendant des eaux minérales de France, correspondant de l'académie des sciences, & membre de l'académie d'Auxerre, mort en 1754, a publié : I. Les 2 premiers vol. de la *Collection académique*, Dijon, 1754, in-4° : compilation avantageusement connue. II. Des *Observations physiques & médicinales* sur les eaux minérales d'Epoigny, aux environs d'Auxerre, 1752, in-12.

BERSABÉE, voyez BETHSABÉE.

BERSMAN, (George) Alle-

mand, naquit en 1538 à Anna-berg, petite ville de Misnie, près de la riviere de Schop, & du côté de la Bohême. On l'éleva avec soin, & il fit de grands progrès dans les sciences. Il cultiva la médecine, la physique, les belles-lettres & les langues savantes. Il entendoit très-bien la latine & la grecque, & il voyagea en France & en Italie, pour y connoître ceux qui avoient le plus de réputation parmi les gens-de-lettres. De retour dans son pays, il y enseigna en divers endroits jusqu'à sa mort, arrivée le 5 octobre de l'an 1611, qui étoit la 73e. de son âge. Bersman mit les Pseaumes de David en vers, & il fit des notes sur Virgile, Ovide, Horace, Lucain, Cicéron, & sur d'autres auteurs anciens. Il eut 14 fils & 6 filles de son mariage avec une fille de Pierre Helleborn.

BERTANO, (Jean-Baptiste) architecte du duc de Mantoue Guillaume III, dans le 16e. siecle, eut la direction des édifices publics sous ce prince. On admire encore la construction de l'Eglise de Ste. Barbe & de son haut clocher, décoré de 4 ordres d'architecture. Il a publié : *Gli oscuri e difficili passi dell' opera Ionica di Vitruvio alla chiara intelligenza tradotti*, Mantoue, 1558, in-fol.

BERTAUD, (Jean) premier aumônier de la reine Catherine de Médicis, secrétaire de cabinet & lecteur de Henri III, conseiller d'état, abbé d'Aulnai, & enfin évêque de Seèz; naquit, non à Condé-sur-Noireau, mais à Caen, suivant M. Huet, l'an 1522, &

mourut en 1611. Il eut beaucoup de part à la conversion de Henri IV. Bertaud, ami & contemporain de Ronsard & de Desportes, les laissa bien loin derrière. Quelques-unes de ses Stances ont de la facilité & de l'élégance. On a de lui des Poésies chrétiennes & profanes, des Cantiques, des Chansons, des Sonnets, des Pseaumes. Elles offrent quelques réflexions heureuses, mais tournées en pointe: il avoit pris ce goût dans Sénèque. Ses mœurs parurent très-réglées, dès qu'il fut élevé à l'épiscopat; & l'évêque rougit des productions du courtisan. Ses *Œuvres poétiques* ont été imprimées en 1620, in-8°. Il a laissé aussi une traduction de quelques livres de S. Ambroise, des Traités imparfaits de controverse, des Sermons sur les principales fêtes de l'année, & une *Oraison funebre de Henri IV*. C'étoit l'oncle de Madame de Motteville. Voyez ce mot.

BERTELS, (Jean) religieux Bénédictin, natif de Louvain, fut d'abord abbé de Munster, à Luxembourg, ensuite d'Echternach. Il eut le malheur de voir piller son abbaye d'Echternach par les Hollandois l'an 1596, & lui-même fut mené prisonnier en Hollande, d'où il ne retourna qu'après avoir payé 16,000 écus de rançon pour lui & ses religieux. Il est connu par sa petite *Histoire du Duché de Luxembourg*. Le P. Bertholet dit que cette Histoire n'est qu'un tissu de fables, jugement outré & peu équitable. Le style de Bertels est diffus & incorrect.

BERTERA, (Barthélemi) Italien, établi à Paris où il

avoit le titre d'interprete du roi, mourut en 1782, après avoir publié : I. *Méthode pour apprendre la Langue Italienne*, in-12. II. *l'Espagnole*, in-12. III. *la Francoise*, 1773.

BERTHAULT, (Pierre) natif de Sens, prêtre de l'Oratoire, & professeur de rhétorique dans la congrégation; auteur du *Florus Gallicus*, in-12, & du *Florus Francicus*, in-12, qui ne valent point le *Florus Romanus*; mourut en 1681, chanoine & archidiacre de Chartres. Son traité de *Ara*, imprimé à Nantes en 1681, est savant & recherché.

BERTHE, voyez ETHELBERT.

BERTHELET, (Grégoire) Bénédictin, né à Berain dans le duché de Bar-le-Duc en 1680, mort l'an 1754, étoit versé dans les antiquités ecclésiastiques. Il a donné un *Traité historique & morale de l'abstinence*, 1731, in-4°, & plusieurs autres ouvrages sur les rits, &c. Voyez Dom Calmet, *Bibliothèque de Lorraine*.

BERTHET, (Jean) né à Tarascon en Provence, l'an 1622, mort en 1692, se rendit célèbre par la connoissance des langues anciennes & modernes. Il entra dans la compagnie de Jesus, où il professa quelque tems les humanités. Ensuite il enseigna les sciences abstraites; rassemblant, à l'aide d'une mémoire immense, & d'un génie souple & actif, plusieurs connoissances. On a de lui des Dissertations savantes sur différens sujets; des Odes; des Sonnets italiens, françois, espagnols; des Chançons provençales; des Vers libres; des Epigrammes,

Madrigaux, & autres petites pieces en plusieurs langues.

BERTHIER, (Guillaume-François) né à Issoudun en Berry, le 7 avril 1704, entra dans la société des Jésuites en 1722, & s'y distingua par ses vertus & sa science. En 1745, on lui confia la rédaction du *Journal de Trévoux*, qu'il dirigea jusqu'à la dissolution de sa Compagnie en France, à la satisfaction du public & des véritables gens-de-lettres. « Jamais, dit l'auteur » des *Trois Siecles*, ce journal » n'a été plus intéressant & plus » utile que quand le P. Berthier » y a travaillé. Sa pénétration » à démêler les pieges de l'in- » crédulité, son courage à les » mettre au grand jour, son » habileté à en parer les coups, » lui ont attiré les sarcasmes de » ces esprits forts contre tout, » excepté ce qui blesse leur » amour-propre; mais il a fait » voir par ses lumieres, autant » que par sa modération, com- » bien il est facile d'être supé- » rieur à leurs maneges, à leurs » attaques & à leurs insultes ». Sur la fin de 1762, il fut nommé garde de la bibliothèque royale, & adjoint à l'éducation de Louis XVI & de Monsieur; deux ans après il se consacra à la retraite, & ne s'occupa plus que de l'étude & des exercices de la religion. Il mourut à Bourges le 15 décembre 1782. Le chapitre de la métropole rendit un hommage public à ses vertus & à ses talens, en lui donnant une sépulture distinguée dans son église. Le clergé de France venoit de le gratifier d'une pension à son insu; sans doute pour le récompenser de sa Continuation de l'*Histoire de l'Eglise Gal-*

licane; commencée par le Pere Langueval. On lui doit les six derniers volumes de cet ouvrage, écrits avec une critique, une modération, une netteté de style & une élégance peu communes. Tout y est déduit & discuté avec une noble aisance qui, en faisant disparaître la gêne du travail, annonce les connoissances les plus étendues & la plume la mieux exercée. L'abbé de Voisenon lui a rendu ce témoignage, lorsque la Société fut proscrite dans le resort du parlement de Paris :

» L'auteur étoit savant, mo-
 » deste, point intrigant, bon
 » prêtre & honnête homme. Le
 » Journal de Trévoux perdit
 » en lui un bon littérateur, &
 » Paris un homme de bien. Il
 » n'y a que les encyclopédistes
 » qui gagnent à son expulsion
 » un puissant adversaire de
 » moins ». Après sa mort on a publié les *Pseaumes & Isaïe*, traduits en françois avec des *Réflexions & des notes*: le premier en 8 vol. in-12, Paris, 1785; réimprimé en 1788 en 5 vol. sans notes: le second, Paris, 1788, 5 vol. in-12; les *Réflexions* regardent sur-tout la morale; elles sont pleines d'onction & pénètrent un cœur droit. Les *Notes* expliquent le sens littéral du texte: l'auteur y étale une érudition peu commune, se montre l'égal des plus habiles commentateurs. Comme il possédoit parfaitement l'hébreu, il entre dans de savantes discussions, & il applanit beaucoup de difficultés, de manière qu'il fait très-bien entendre le sens du texte. Le P. Berthier est clair, & sur-tout précis; ce qui est la preuve d'un bon esprit. Le seul

reproche qu'on puisse lui faire, c'est celui d'être un peu trop *houbigantiste*, & d'avoir dans les idées de ce hébraïsant, une confiance qu'elles ne méritent pas toujours. Peut-être jugerai-t-on aussi qu'il s'arrête quelquefois trop à des discussions où le doute & l'ignorance valent mieux qu'une décision.

BERTHOLDE le Noir, voyez SCHWART.

BERTHOLDE, BERNOLDE ou BERNALD, prêtre de Constance dans le 11e. siècle, continua la *Chronique d'Hermannus Contractus*, moine de Reichenau, depuis l'an 1054 jusqu'en 1064. Il y ajouta l'histoire de son tems jusqu'à l'année 1066, qu'on croit être celle de sa mort. Cette Chronique se trouve avec les additions, dans le 1er. tome des *Anciennes Leçons* de Canisius. Il nous reste encore de Bertholde, des *Opuscules* en faveur de Grégoire VII, dont il étoit grand partisan, & la vie d'*Hermannus Contractus* en manuscrit, dans l'abbaye de Muri en Suisse.

BERTHOLET, (Barthélemi) FLEMALE, né à Liege en 1614, peignit avec succès. On lui donna une place d'académicien & de professeur à Paris: les Grands-Augustins de cette ville ont de lui une Adoration des Mages; mais la plupart de ses tableaux sont à Liege: on admire sur-tout la Conversion de S. Paul qui est dans la collégiale de ce nom, dont Bertholet étoit chanoine; une Assomption de la Vierge dans l'église des Dominicains; une Résurrection de Lazare à la cathédrale, &c. Il mourut à Liege en 1675. Voy. DAMERY.

BERTHOLET, (Jean) Jésuite, né à Salm dans le duché de Luxembourg, mort à Liege en 1755, est auteur d'une *Histoire de l'institution de la Fête-Dieu*, Liege, 1746, 1 vol. in-4°, où l'on désireroit un peu plus de critique; & d'une *Histoire ecclésiastique & civile du duché de Luxembourg & comté de Chiny*, en 8 vol. in-4°; ouvrage prolix, écrit sans beaucoup de méthode; mais où l'on trouve de l'érudition & des choses intéressantes qu'on chercheroit en vain ailleurs. Cette Histoire est aujourd'hui beaucoup plus recherchée, qu'elle ne l'étoit au tems de l'impression, 1742.

BERTI, (Jean-Laurent) né le 28 mai 1696 à Serravezza, village de la Toscane, dans le capitanat de Pietra Sancta, entra dans l'ordre des Augustins. Il fut envoyé à Rome, & devint assistant général d'Italie. Il y fit imprimer son *Cours complet de Théologie* en 8 vol. in-4°, qu'il dédia au pape Benoît XIV. Comme il y soutient l'impossibilité de l'état de pure nature, quelques évêques de France, entre lesquels M. Languet, archevêque de Sens, condamnerent sa doctrine, mais Benoît XIV, l'absolva d'hérésie & avec raison (voyez BELELLI). Berti fit l'*Apologie* de sa doctrine en 2 vol. in-4°. L'empereur François I, grand-duc de Toscane, lui donna une chaire de professeur dans l'université de Pise, avec une pension considérable. Ce fut dans cette ville que le P. Berti mourut le 26 mai 1766, après avoir publié: I. *Histoire Ecclésiastique*, 7 vol. in-4°. II. Un *Abrégé* de la même Histoire,

deux tomes en un vol. in-8°. Pauvre compilation, sans ordre, sans choix, remplie de minuties, de faussetés, de partialité. Dans les premières éditions, entr'autres dans celle de 1748, on trouve dans la *Préface* de la 2e. partie, une espece de rétractation de ce qu'il avoit dit dans la 1ere., touchant la secte jansénienne. L'auteur essaie de réparer ses prétendus torts par un verbiage indigne d'un esprit solide & conséquent. Il exalte jusqu'au ciel les chefs & les promoteurs du parti, & ravale dans la boue ceux qui l'ont combattu. Il a cru que par ce moyen il tireroit son livre de la foule, & qu'il seroit préconisé par tous les adeptes de la secte; en quoi il ne s'est pas trompé. *Cherchez-vous de la réputation*, dit un orateur célèbre, *attachez-vous à quelque faction, & après cela ne vous inquiétez de rien.* III. *Des Dissertations, des Dialogues, des Réponses, des Discours académiques, &c.* Tous ses ouvrages ont été recueillis dans une édition in-folio à Venise.

BERTIER, (Joseph-Etienne) né en 1710 à Aix en Provence, entra dans la congrégation de l'Oratoire, professa la philosophie avec distinction, & se retira accablé d'infirmités dans la maison de son ordre, rue St.-Honoré à Paris, où il mourut le 15 novembre 1783. Grand partisan du système de Descartes, il se faisoit une règle de ne pas s'en écarter. Ses ouvrages sont: I. *Dissertation, où l'on examine si l'air passe dans le sang*, 1739. II. *Physique des Comètes*, 1760, in-12. III. *Physique des Corps animés*, 1755, in-12.

BERTIN, (S.) né dans le territoire de Constance sur le Haut-Rhin, étoit neveu de St.-Omer, évêque de Téroouanne. Il aida son oncle à défricher les terres de cet évêché, qui étoient des déserts. Un gentilhomme de ce pays, nommé Adroalde, s'étant converti, donna sa terre de Sithieu pour y fonder un monastere. Bientôt il fut peuplé d'un nombre infini de religieux qui, sous la conduite de S. Bertin, menaient une vie angélique. Il fut leur abbé & leur modele. Quelque tems avant sa mort, arrivée en 706, il se retira dans un petit hermitage, où il finit sa vie sainte dans de grands sentimens de piété, âgé de plus de cent ans. Si ceux qui envient aux monasteres les terres qu'ils possèdent, avoient eu la charge de les défricher de leurs propres mains, comme les religieux de S. Bertin, nos plus belles campagnes seroient encore des bruyeres. L'abbaye & l'église de l'isle de Sithieu, qui sont un des plus beaux ornemens de la ville de Saint-Omer, ont porté pendant plus de quatre cents ans le nom du prince des apôtres; mais il y en a plus de cinq cents qu'elles portent celui de S. Bertin, à cause des reliques de ce Saint, que l'on vient visiter de toutes parts. L'église est un des plus beaux édifices dans le goût gothique, qu'il y ait en France. Le trésor qui est fort riche, est dû à la libéralité de Charlemagne, des autres empereurs, & d'un grand nombre de princes & de prélats célèbres.

BERTIN, (Nicolas) peintre & disciple de Jouvenet & de Boullongne l'aîné, naquit à

Paris en 1664. Son pere étoit sculpteur. L'académie de peinture lui adjugea le premier prix à l'âge de 18 ans, & se l'associa ensuite. Le séjour de Rome perfectionna ses talens. De retour en France, il fut nommé directeur de l'école romaine; mais une aventure galante, qui auroit eu des suites, s'il fût retourné à Rome, l'empêcha d'accepter cette place. Louis XIV, l'électeur de Mayence, celui de Baviere, l'employèrent successivement à divers ouvrages. Ce dernier voulut se l'attacher par de fortes pensions; mais Bertin ne put jamais consentir à quitter sa patrie. Il mourut à Paris en 1736, dans de grands sentimens de religion. Sa maniere étoit pleine de force & de grace; il excelloit dans les petits tableaux. On a de lui plusieurs ouvrages à Paris dans l'église de S. Luc, à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, & dans les salles de l'académie.

BERTIN, (Exupere-Joseph) médecin, né à Tremblai, diocèse de Rennes, se distingua dans sa profession à Rennes & à Paris. Il fut appelé en Valachie, pour y être médecin de l'hospodar; ce despote l'y força d'assister à un supplice sanglant, ce qui le fit désertir de cette cour; il revint en France; mais il en avoit été tellement affecté, que ses facultés intellectuelles se dérangerent. Il guérit, & se retira à Rennes, où il mourut en 1781. Il a composé un *Cours complet d'Anatomie*, dont il a publié l'*Ostéologie*, 1753, 4 vol. in-12.

BERTIUS, (Pierre) né à Beveren, petit village de Flandre, en 1565, professeur de philosophie à Leyde, fut dépouillé

pouillé de son emploi, pour avoir pris le parti des Arminiens. Il se rendit à Paris, où il abjura le protestantisme en 1620; & fut revêtu de la charge de cosmographe du roi, de la place de professeur-royal surnuméraire en mathématiques, & du titre d'historiographe de France. Il mourut en 1629, à 64 ans. Ses ouvrages de géographie sont plus estimés, que tout ce qu'il a publié sur les Gomaristes & les Arminiens. On a de lui: I. *Commentariorum rerum Germanicarum libri tres*, in-12, Amsterdam, 1635. Il y a dans cet abrégé une assez bonne description de l'Allemagne, & une carte de l'empire de Charlemagne. II. *Theatrum Geographiæ veteris*, Amsterdam, 1618 — 1619, 2 vol. in-fol. Ce recueil qui renferme presque tous les anciens géographes, éclaircis par de savantes notes, est rare & recherché. Il en a donné un abrégé, Paris, 1630, in-4°. III. *Orbis terrarum ex mente Pomponii Melæ delineatus*, Paris, in-fol. IV. *Tabularum geographicarum contractarum, lib. VII*, Amsterdam, 1618, in-4°. longo. V. *Veteris geographiæ tabulæ*, Paris, 1628, in-fol. VI. *Notitia Episcopatum Gallia*, Paris, 1625, in-fol. VII. *De Aggeribus & Pontibus*, Paris, 1629, in-8°. : traité fait à l'occasion de la digue de la Rochelle. VIII. *Introductio in universam Geographiam*, in-12. Tous ces ouvrages sont consultés par ceux qui cultivent la géographie, & qui écrivent sur cette science. Il est auteur de la Préface qui se trouve à la tête de quelques éditions du livre

Tome II.

de Boëce, *De consolatione Philosophiæ*, Leyde, 1633, in-24.

BERTRADE, fille de Simon, comte de Montfort, épousa d'abord Foulques, comte d'Anjou, vieillard avare, fantasque & cruel. Elle se fit enlever en 1092 par Philippe I, roi de France. Yves de Chartres se récria fortement contre ce désordre; mais il ne put arrêter ni l'ambition de cette femme, ni la passion du roi. Quelques prélats oublièrent leur devoir jusqu'à les marier, en 1093. Le pape Urbain II en fut si irrité, qu'il lança enfin l'excommunication qu'il avoit suspendue jusques-là. Bertrade devint reine après la mort de Berthe, & finit par se retirer dans un convent.

BERTRAM, (Corneille-Bonaventure) ministre & professeur d'hébreu à Geneve & à Lausanne, naquit à Thouars en Poitou, l'an 1531, & mourut à Lausanne en 1594. Nous avons de lui: I. *Respublica Hebreorum*, à Geneve, 1580, puis à Leyde, 1641, in-12, avec des Commentaires de Constantin l'Empereur, & dans les *Critici Sacri* de Londres, tom. 8. II. Une *Révision de la Bible françoise* de Geneve, faite sur le texte hébreu, Geneve, 1588. Il corrigea cette version en bien des endroits; mais dans d'autres il a trop suivi l'autorité des rabbins, & pas assez celle des anciens interpretes. III. Une nouvelle édition du *Trésor de la Langue sainte*, de Pagnin, &c.

BERTRAME, voyez RATRAMNE.

BERTRAND, (S.) fils d'Arton Raymond, comte de l'Isle, renonça aux espérances que le

○

monde lui offroit, & se consacra à Dieu dans l'état ecclésiastique. Otger, évêque de Cominges, étant mort en 1073, il fut élu pour lui succéder. Son zèle fit bientôt changer de face à son diocèse; ses discours & ses exemples corrigerent les abus, & ramenerent la vertu & la piété. Non content d'avoir rétabli son église, il répara aussi la ville & l'agrandit; en sorte qu'il en fut regardé comme le second fondateur. Il fit faire un cloître pour les clercs, & les assujettit à la vie commune. Il mourut le 15 ou le 16 octobre, vers l'an 1123, après avoir passé cinquante ans dans l'épiscopat. Il fut canonisé, sur-tout à la sollicitation de Guillaume, archevêque d'Auch, son neveu. Sa Vie a été écrite par Vital, protonotaire d'Alexandre III, qui étoit du même pays, & qui vivoit à-peu-près dans le même temps. Elle fut écrite par ordre du cardinal Hyacinthe, & de Guillaume, archevêque d'Auch. On peut voir aussi Baillet, sous le 15 octobre, & la *Gallia Christiana*, tom. I, p. 1094.

BERTRAND, (Pierre) né en Vivarez, professeur de jurisprudence à Avignon, à Montpellier, à Orléans & à Paris, ensuite évêque de Nevers, puis d'Autun, enfin cardinal en 1331; plaida si bien pour le clergé contre Pierre de Cugnieres, que le roi Philippe de Valois prononça en sa faveur en 1329. Il étoit question d'établir jus-qu'ou devoit s'étendre l'autorité du roi sur les choses spirituelles, & celle du clergé sur les choses temporelles. Son ou-

vrage est imprimé à Paris en 1495, in-4°, & dans les *Libertés de l'Église Gallicane*, Lyon, 1770, 5 vol. in-4°. Il mourut à Avignon le 24 juin 1349. On trouve dans la Bibliothèque des Peres un traité de ce cardinal: *De origine & usu Jurisdictionum*; il a été imprimé séparément à Venise en 1584, in-fol. Il fonda à Paris le collège d'Autun.

BERTRAND, (Jean) sieur de Catourze, premier président au parlement de Toulouse, s'est fait un nom par son livre *Bü-nomicon sive de vitis jurisperitorum*, que son fils François Bertrand donna au public en 1618, in-4°, avec la Vie du président son pere. Il mourut le premier de novembre 1594. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas BERTRAND, de la même famille, avocat au parlement de Toulouse, mort en 1527, qui a donné au public: *De Tolosanorum gestis ab urbe condita*, Toulouse, 1515, in-fol., & ensuite en françois sous le titre de *Gestes des Toulousains*, Toulouse, 1517, in-4°. Il y montre très-peu de critique, & on s'apperçoit facilement qu'il a profité des recherches de Guillaume de Puy-Laurent, & de Bernard de la Guionie, évêque de Lodeve.

BERTRAND, (François-Séraphique), avocat, né à Nantes en 1702, mourut dans cette ville en 1752. On a de lui des Poésies diverses, imprimées à Nantes en 1749, sous le titre de *Leyde*. Il y a d'assez jolis vers dans ce recueil; l'auteur imite assez heureusement plusieurs Odes d'Horace. Il a rédigé aussi le *Ruris de-*

licia, 1756, in-12. Collection de vers latins & françois qui font d'un mérite fort inégal.

BERTRAND, (Jean-Baptiste) médecin, & de l'académie de Marseille, né à Martigues le 12 juillet 1670, mourut le 10 septembre 1752. Il étoit bon praticien, & ne négligeoit point la théorie. Sa *Relation historique de la peste de Marseille*, in-12, 1721, n'est pas le seul ouvrage de ce savant médecin. On a encore de lui des *Lettres à M. Deidier sur le mouvement des muscles*, 1732, in-12; & des *Dissertations sur l'air maritime*, 1724, in-4°, où l'on trouve de bonnes observations.

BERTRAND DU GUESCLIN, voyez GUESCLIN (du).

BERVILLE, voy. GUYARD DE BERVILLE.

BERULLE, (Pierre) né en 1575 au château de Serilly, près de Troyes en Champagne, se distingua dans la fameuse conférence de Fontainebleau, où du Perron combattit du Plessis-Mornay qu'on nommoit le pape des huguenots. Il fut envoyé par Henri IV; dont il étoit aumônier, en Espagne, pour amener quelques Carmélites à Paris. Ce fut par ses soins que cet ordre fleurit en France. Quelque tems après il fonda la congrégation de l'Oratoire de France, dont il fut le premier général. Cet institut, quoique semblable pour le fond à celui de S. Philippe de Néri, en est néanmoins distingué par des différences qui en font une congrégation particulière. Elle fut approuvée par une bulle de Paul V en 1613, & produisit un grand nombre d'hommes

illustres par la science & la vertu. Durant les disputes qu'un parti puissant suscita dans le monde chrétien, plusieurs de ses membres ne furent pas assez se défendre contre la nouveauté; mais la généralité de la congrégation resta toujours attachée à la doctrine de l'église, & aux décrets de ses pontifes. Urbain VIII récompensa le mérite de Berulle d'un chapeau de cardinal. Henri IV & Louis XIII avoient voulu, inutilement, lui faire accepter des évêchés considérables. L'autorité qu'il avoit dans l'église & l'état, ne lui fit point abandonner son premier plan de vie. La simplicité, la modestie, la pauvreté, la tempérance furent toujours ses vertus favorites. Il ne passoit aucun jour sans offrir le saint sacrifice. Il mourut d'apoplexie à l'autel, justement avant la consécration, le 2 octobre 1629, à l'âge de 55 ans. S. François de Sales, César de Bus, le cardinal Bentivoglio, &c., avoient été ses amis, & les admirateurs de ses vertus. On a une édition de ses Œuvres, publiée en 1644, in-fol., réimprimée en 1657, par les PP. Bourgoing & Gibieuf. On y trouve le zèle & l'onction, l'esprit de renoncement & d'humilité, & une tendre dévotion. M. Habert de Cerisi a écrit sa *Vie*, Paris 1646, in-4°. Il y en a une plus récente par l'abbé Goujet, 1767, in-12; cette dernière qui devroit être la meilleure, est beaucoup inférieure à l'autre, & se ressent de l'esprit du parti auquel l'auteur s'étoit voué.

BERWICK, voyez FITZ-JAMES.

BERYLLE, évêque de Bof-
tres en Arabie vers 240, après
avoir gouverné quelque tems
son église avec beaucoup de ré-
putation, tomba dans l'erreur.
Il crut que JESUS-CHRIST n'a-
voit point existé avant l'Incar-
nation, & qu'il n'avoit été
Dieu, que parce que le Pere
demeuroit en lui, comme dans
les prophetes. Plusieurs évêques
zélés s'assemblerent en concile,
afin de prévenir les suites d'un
pareil scandale. Ils disputèrent
contre Berylle, & ne purent
le réduire. On appella Origene
qui ne réfuta pas seulement les
erreurs de l'évêque Arabe,
mais accompagna ses raisonne-
mens d'une douceur & d'une
charité si admirable, qu'il lui
fit reconnoître la vérité, &
professer avec un éclat nou-
veau, la foi pure qu'il avoit
abandonnée.

BESELÉEL, fils d'Uri ou
de Hur, & de Marie, sœur
de Moïse, avoit reçu de Dieu
un talent extraordinaire pour
travailler toutes sortes de mé-
taux; & il fut employé par le
légalisateur hébreu aux travaux
du tabernacle avec Ooliab.

BESLER, (Basile) apothi-
caire de Nuremberg, né en
1561, a donné au public : I. *Hortus Eystettensis*, 1613, in-
fol., avec figures : la réimpres-
sion de 1640 est moins belle;
celle de 1750 encore pire. Il
y a 366 planches. II. *Icones
Florum & herbarum*, 1616, in-
4°; & la continuation, 1622,
in-fol. Le *Gazophylacium rerum
naturalium*, Nuremberg, 1642,
in-fol., est de Michel-Rupert
BESLER, fils de Basile, mort
docteur en médecine l'an 1661.
Ce livre a été réimprimé en

1716; mais moins estimé de
cette édition que de la précé-
dente. Lochner a donné la *Des-
cription du Cabinet de Basile &
de M. R. Besler*, 1716, qui est
recherchée.

BESLY, (Jean) avocat du
roi à Fontenay-le-Comte en
Poitou, né à Coulonges-les-
Royaux, mourut en 1644, à
72 ans. On a de lui : I. *His-
toire de Poitou*, Paris, 1647,
in-fol. estimée. II. *Les Evêques
de Poitiers*, 1647, in-4°. III.
*Ad Petri Theudebodi historiam
Præfatio*. C'étoit un homme
versé dans les antiquités de
France; écrivain incorrect,
mais historien exact & profond.

BESOGNE ou BESOIGNE,
(Jerôme) docteur de Sor-
bonne, mort en 1763, à 77
ans, se distingua par son savoir.
On a de lui : I. *Histoire de
Port-Royal*, 1752, 6 vol. in-12;
trois pour les Religieuses, trois
pour les Messieurs : remplie
de détails très-peu intéressans
pour quiconque n'a d'autre par-
ti, comme s'exprime M. de
Rancé, que celui de J. C. II.
*Vies des quatre Evêques engagés
dans la cause de Port-Royal*,
1756, 2 vol. in-12. III. *Prin-
cipes de la perfection chrétienne*,
1748, in-12. IV. *Principes de
la pénitence & de la conversion,
ou Vie des Pénitens*, 1762, in-12.
V. *Principes de la Justice chré-
tienne, ou Vies des Justes*, 1762,
in-12. VI. *Concorde des Livres
de la Sagesse*, 1737, in-12;
bon livre, & qui se ressent peu
des préventions sur lesquelles
l'auteur régloit sa manière d'é-
crire. VII. Plusieurs ouvrages
sur les affaires du tems, dans
lesquelles il étoit entré avec une
ardeur qui tenoit du fanatisme.